

PRIX VICTOR HUGO 2020

FONBEAUZARD



*« Et puis, il y a ceux que l'on croise, que l'on connaît à peine,
qui vous disent un mot, une phrase, vous accordent une minute,
une demi-heure et changent le cours de votre vie. »*

Victor Hugo.

Thèmes

Primaires (en CM2, année 2019-2020) : « *Comment serait votre école idéale ?* »

Collégiens (en 3^{ème}, année 2019-2020) : « *Votre héros préféré, réel ou fictif, s'invite un jour chez vous* »

Lycéens et étudiants (25 ans maxi) : « *Vous êtes naufragé (s) sur une île déserte et mystérieuse* »

Adultes : *Ecrire la suite à partir de l'incipit suivant* : « Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45... »

OU

Pour tout le monde : « *Racontez un épisode particulier de votre confinement* »

Liste des textes

Nouvelles

« **Liberté Chérie** », Marie Combernoux

« **Banale Journée** », José Gonzales

« **Retour vers le futur** », Laurent Cocault

« **L'Homme venu du ciel** », Margot Bottarel **Prix science-fiction**

« **Souriez ! C'est vendredi** » !, Isabelle Talec

« **Anukana** », Elisabeth Jacques

« **Le séton cosmique** », Michel Roulleau

« **Passé, Présent d'un homme inconnu** », Agnès Rhode

« **17 Mars 2020** », François Ortic **Prix du lâcher-prise**

« **Coronavirus** », Monique Thouy

« **Au Péage** »..., Michèle Fau

« **L'éveil Permanent** », Roger Pujado **Prix de l'Anticipation**

« **L'étang bleu ou journal d'une confinée en quête de bonheur** », Sylvie Massol

« **Un soir, un paon à la cime d'un grand arbre** », Agnès Rhode

« **L'Île aux souvenirs** », Sarah Bottarel **Prix Victor Hugo 2020**

« **Fatal Péage** », Laurent Ortic **Prix Tarantino**

Textes poétiques

« **Dérapages** », Christian Goller **Prix de l'ironie**

« **Confinement dans ma cuisine** », Marie Combernoux

Poésies

« **Fleur de sel** », Valérie Lecointre **Prix du Sel de la Vie**

« **La Page Blanche** », Elisabeth Jacques

« **Cyclogénèse** », Séléna Regad

« **Parenthèse** », Christine Charles

« **Confinement** », Corinne Nawrocki **Prix de l'évasion**

« **Tarzan chez moi** », Michel Roulleau

Membres du jury

Karine Lozano, librairie « *Les Passantes* ».

Sylvette Labat, Animatrice d'ateliers d'écriture.

Nathalie Chacon, Catherine Djelaoui, *bauzifontines*.

Carine Miranda, Mélanie Mignot, Emmanuelle Délédicq, Virginie Hoyer, Nadine Devillers, *élues*.

André Sirven, Bernard Villéga, Loïc Jan, *bauzifontins*.

André Villate, *élu*.

LIBERTE CHERIE... !

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7H45...au guidon de sa superbe moto, direction son entreprise route de Narbonne, où il occupe un poste d'informaticien. Et comme chaque matin, Vincent sent l'appel du large, l'envie de ne pas s'arrêter et de poursuivre sa route jusqu'à la Méditerranée.

Une petite voix dans sa tête lui dit : « vas-y, Vincent, vas-y ! continue ta route ! » mais Vincent n'écoute pas. Sauf ce matin, où la voix est plus pressante que d'ordinaire. Pourquoi ? Parce que soleil brille, parce que le ciel est pur, parce qu'il y a dans l'air quelque chose de nouveau, de provocateur. L'été s'installe et fait de l'œil à Vincent.

Et Vincent hésite, et Vincent commence à ralentir, bientôt il va sortir de l'autoroute A61 pour retrouver ses collègues, plus que 500 mètres, plus que 200 mètres, il a mis le clignotant, va t'il tourner ? La petite voix se fait plus insidieuse « continue, vas-y Vincent ! » Vincent résiste, il va tourner, il a déjà pris la bretelle de sortie... Et puis non, c'est plus fort que lui, il embraye et repart sur l'autoroute, direction Narbonne.

Vincent vient de craquer !

Sur sa bécane rutilante, il caracole en direction de la liberté ! Il n'a aucun remord, il est dans une autre dimension, il n'a qu'une envie : voir la mer, marcher dans le sable pieds nus, écouter le ressac des flots, le cri des mouettes, sentir le vent dans ses cheveux. Oh ! Ce n'est pas une grosse ambition, c'est juste une envie irréprouvable, comme si sa vie se résumait à cette petite folie passagère ...et c'est souvent ces petites folies qui mettent du sel dans la vie, Vincent le sait, il en a conscience, et aujourd'hui, il a choisi d'être fou !

« Alors, soyons fou ! » se dit-il, il voit défiler les km, il a dépassé Villefranche de Lauragais, prochaine étape : Castelnaudary. Le moteur de sa bécane ronronne parfaitement, de ce côté-là, pas de souci ; il la connaît bien sa moto, il la bichonne souvent.

Le soleil est maintenant plus haut dans le ciel, et la nature a changé d'aspect, elle devient peu à peu plus sauvage, des pins maritimes apparaissent çà et là, Vincent approche de Carcassonne. Il s'arrête bientôt sur l'aire de repos du « belvédère de la cité » pour admirer la belle cité de Carcassonne et les Corbières avec ses paysages arides, ses vignobles réputés et la douceur du climat méditerranéen.

Vincent est heureux, Vincent est libre !

Il remonte sur sa bécane, décidé à atteindre Narbonne, plus qu'une centaine de km, il y sera pour déjeuner. Il traverse des paysages déformés par le Cers, le vent local de l'Aude, et la Tramontane, des arbres tordus par la morsure incessante du vent, plus il avance, plus il rencontre un paysage de lagunes, d'étangs où il aperçoit une nombreuse population d'oiseaux. Parfois, un petit éclat brillant l'aveugle, c'est la mer ! la mer qu'il entrevoit furtivement, à l'horizon de cette mosaïque de lagunes et de terre.

Vincent avance, il avance, il avance !

Il arrive à Narbonne, il a en tête d'aller le plus près possible du bord de mer. IL prend la direction de Gruissan, plus que 13 km à parcourir. A ce moment-là, il ne pense plus au bureau, à son ordi, à ses collègues, à son chef qui doit regarder la montre, il est sur un petit nuage. Il y a longtemps qu'il rêvait de cette escapade !

14H à Gruissan - A l'ombre d'un parasol, face à la mer, Vincent tourne en rêvant la cuillère de son café, il vient de s'offrir une belle assiette de fruits de mer, accompagnée d'un verre de rosé ! Il savoure cet instant, il ferme les yeux et écoute le bruit des vagues, le cri des mouettes, il hume les effluves de la mer et les fumets de cuisine mêlés dans un savoureux mélange qui a des airs de vacances et de liberté ! Il entend le cliquetis des mâts des bateaux qui se balancent au vent et qui le bercent doucement.

Qu'il est loin Vincent ! Qu'il est loin de son ordinateur !

Il décide de bouger, il se lève et prend la direction de la plage, il a relevé le bas de son pantalon et s'est mis pieds nus : le sol est brûlant, mais tant pis ! c'est trop bon ! Il marche à la lisière de l'eau, les vagues qui meurent sous ses pieds emportent dans leur ressac le sable qui lui caresse les pieds en se retirant.

Vincent parcourt quelques mètres et va s'asseoir à l'ombre d'un rocher, tout près de l'eau. « Et maintenant, que vais-je faire ? » Chantonne-t-il, mais il sait bien qu'il ne pourra pas résister longtemps à l'appel de cette immensité dont les éclats l'hypnotisent. Il ne peut plus attendre, il va y aller, il en a trop envie, il n'a pas de maillot de bain, tant pis ! Le caleçon à fleurs qu'il porte fera l'affaire. En un clin d'œil, Vincent est en tenue de bain et il court, il court, il court et entre dans la mer comme on se jette à l'eau !

Et il nage, il nage, il nage en plein bonheur !

Tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, il se sent léger, il se laisse porter par la vague, Vincent est poisson, Vincent est dauphin ! Au bout d'une demi-heure, il sort de l'eau tout ruisselant et va s'étendre sur le sable.

Quand tout à coup, il voit au loin une silhouette qui lui semble familière, un grand gaillard barbu, en maillot de bain qui court le long de la plage et arrive vers lui. Mais n'est-ce pas Monsieur Pierre-Olivier Dubois ? Son directeur ? Mais bien sûr que si !

« Et bonjour Vincent ! Ça alors je ne pensais pas vous trouver là ! » Vincent bredouille qu'il a pris un jour de RTT, et répond « Et vous aussi M. Dubois, vous êtes en congé alors ? » « euh...ben, c'est à dire que » et le directeur bredouille à son tour une explication des plus farfelues, car visiblement, il est gêné d'être là.

Les deux compères cessent alors de poser des questions et Pierre-Olivier Dubois s'assoit près de Vincent. « Voyez-vous Vincent, je vais vous faire une confidence : ce matin, au volant de mon Audi, je n'ai pas pu sortir de l'autoroute pour aller au bureau. Une voix m'a appelé et m'a presque forcé à filer tout droit, vers la Méditerranée, je n'ai pu résister. »

Il y avait trop de soleil, trop de ciel bleu, trop d'envie de liberté, j'ai enlevé ma cravate et mon costard, et j'ai craqué. Vous me comprenez j'espère ? Car avant d'être un dirigeant d'entreprise, je suis un homme comme les autres. Ceci reste entre nous, bien sûr, n'est-ce pas Vincent ? »

Et Vincent se marre, il se marre doucement !

« Mais Bien sûr, M. Dubois, car confidence pour confidence, ma moto m'a conduit ici ce matin pour les mêmes raisons que vous, et je ne regrette rien ». Les deux hommes partent d'un éclat de rire : »
« Allez Vincent, venez on pique une tête ! »

La journée s'acheva dans la bonne humeur et ils se séparèrent, l'un rejoignit son Audi, l'autre sa kawasaki Ninja.

« A demain, au bureau cette fois ! n'oubliez pas de sortir de l'autoroute ! » Lui cria le directeur Pierre-Olivier Dubois. « Bien sûr, tout comme vous M.Dubois ! »

Et ils partirent sur les chapeaux de roues, plein de nostalgie...demain serait sûrement un autre jour !



**Marie
COMBERNOUX**

Banale journée,

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45. Coup d'œil rapide à l'horloge de la voiture. Elle affiche « 7h45 ». Un petit sourire se dessine sur ses lèvres. Vincent jubile lorsqu'il arrive à passer à l'heure exacte. 7h44 il est en avance, 7h46 il est en retard. Il adore ces petites habitudes, au point de ralentir certains jours et de rouler pendant quelques kilomètres à une vitesse anormalement basse. Le contraire arrive aussi, et il le reconnaît, c'est irresponsable. Vincent ne peut s'en empêcher, ces challenges, comme il les nomme, conditionnent sa gaieté, son humeur de la journée. Sa compagne parle de tocs, elle dit qu'il est limite maniaco-dépressif par moment. Il les restreint donc au maximum et évite d'en parler. Il sait qu'au boulot il passe pour un chef des plus pointilleux, intransigeant sur certains points, mais il aime dire que ce n'est que du professionnalisme et pour le moment cela fonctionne.

Vincent se détend, la route défile, dans quelques minutes il ralliera son bureau. C'est le petit moment qu'il s'accorde pour se détendre. Bref moment ! Car arrivant au parking, dans sa tête se bouscule déjà tout ce qu'il a prévu dans la journée. Se mélangent allégrement le travail et le dossier à boucler absolument aujourd'hui, la famille et l'anniversaire de Chloé, la petite dernière ; et surtout son rendez-vous avec Claudie...

La journée de Vincent se déroule au mieux. Aucune péripétie intrusive ne vient troubler son agenda minutieusement calé. Il quitte son bureau, rangé et propre vers 17h10, il a donc largement le temps de retrouver Claudie à 17h30 à ce nouveau bar situé en zone industrielle, pas si éloigné, discret. « Le bon choix » se dit-il tout en roulant tranquillement. Il aborde le rond-point de la zone industrielle. Clignotant, rétro, le volant à droite toute...

Klaxon ! Klaxon ! Encore klaxon !

« C'est quoi ? C'est pour moi ? Qu'est-ce qu'il me veut ? ». Vincent réfléchit à toute vitesse. Dans le rétroviseur, un type gesticule à bord d'une camionnette d'artisan.

« Il m'engueule. Je lui ai peut-être coupé un peu la route, mais bon sur ces ronds-points je le fais souvent de laisser passer une voiture qui se rabat pour sortir. On était à 20 à l'heure, y'a pas de quoi s'énerver comme ça ». Vincent fait un geste de la main voulant signifier « Désolé » et freine in-extremis car la file des voitures vient de s'arrêter. L'autre gugusse lui a pris toute son attention et il a failli rentrer dans la voiture de devant ; cela l'énerve passablement. Il lève ses deux mains en un geste d'exaspération et regardant son rétro fait comprendre au gars que c'est bon, il n'y a pas de quoi en faire tout un fromage. Dans son fourgon, l'artisan explose littéralement ! Vincent le ressent et l'entend gueuler, même à cette distance. La file est toujours arrêtée, il voit la portière de la camionnette s'ouvrir. Une sorte de butor, chauve, assez enveloppé et râblé, en descend en vociférant.

« Tu sais pas prendre un rond-point, connard ? Et en plus tu veux avoir raison ? »

Le cerveau de Vincent se met à réfléchir à grande vitesse. Sa première pensée est de s'agacer de ce grain de sable et de ses répercussions. Vincent déteste les grains de sable, mais voilà, la vie sème ses grains là où elle le veut. Sa deuxième pensée est : comment faire pour que tout cela prenne fin au plus vite ?

« Tu me fais des gestes à la con en plus ? Sale connard ! Bâtard ! »

Tout est figé. Les voitures, le temps et Vincent. Le seul en mouvement est un rustaud en T-shirt gris se dirigeant vers sa voiture. L'adrénaline se déverse abondamment dans les veines de Vincent. Il défait sa ceinture. Descendre ! Quels risques, quelles conséquences ? Peu importe, la vague d'adrénaline est puissante et déferle dans ses méninges, surfant sur l'orgueil blessé du mâle. Difficile de l'endiguer, l'effort est presque inhumain tellement nos hormones nous portent et nous poussent. La même question revient : Quels risques, quelles conséquences ? Que dire ou faire face à un être primaire qui pour tout raisonnement avance tel un taureau lancé sur une cape rouge ? Si la chose s'envenime et quelle que soit l'issue, le résultat sera le même : problèmes et complications ! Les fractions de secondes durent une éternité. Vincent n'a toujours pas bougé.

La voiture de devant s'anime et démarre lentement. « Sauvé par le gong ! » Pense-t-il. Il entrevoit la fin de l'acte déplaisant et retardant. Première, il embraye, la voiture de devant est déjà à plusieurs mètres. « Où en est le butor ? » Coup d'œil dans le rétro tout en passant machinalement la deuxième. Retour à la route tout en calant ses fesses dans le fond du siège et... Choc ! Incompréhension !

Noir, puis rouge, puis mal au nez. Flou, puis mal au-dessus de l'œil droit. Vincent ne réalise pas de suite qu'il est complètement choqué. L'adrénaline s'est diluée d'un seul coup et le cerveau doit faire avec un changement de fluide brutal. L'incapacité à comprendre dure quelques secondes. Quand il revient lentement dans le contexte présent et qu'il recommence à pouvoir penser, il remarque en premier les personnes autour de sa voiture. On lui parle, il entend des phrases venant de loin, peut-être des questions, il lui semble percevoir un « restez tranquille, ne bougez pas, les secours arrivent ».

Vincent reprend peu à peu ses esprits « Quels secours ? Pourquoi des secours ? Je n'ai rien. Il analyse rapidement. Je suis rentré dans la voiture devant moi. J'ai tapé de plein fouet contre le volant, je saigne du nez et mes lunettes sont cassées ». Il remarque que l'airbag ne s'est pas déclenché. Pourquoi ? Et tout ça par la faute de l'autre con et son orgueil mal placé. « Fait chier ! » La colère est montée d'un coup en même temps qu'il frappe violemment sur son volant à coups répétés. L'airbag qui devait avoir un défaut, attendait justement un coup de main, dans ce cas-ci, un coup de poing. Son déclenchement intempestif projette brutalement le morceau de plastique du centre du volant dans la face de Vincent. Le sang nasal se remet à goutter sur sa chemise blanche.

Le visage à moitié coincé par l'enveloppe en plastique gonflée subitement, Vincent abandonne complètement. Il prend une attitude prostrée et ne dit plus un mot, ne pense plus, il attend juste que tout cela finisse, que ce cauchemar prenne fin.

Vincent ressort du véhicule des pompiers, il est 19h35. Une chance, le médecin n'est pas arrivé trop tard après l'équipe d'intervention. Il n'a rien diagnostiqué de grave ; Les lunettes en se brisant sur le volant ont entaillé l'arcade sourcilière, ça saigne beaucoup, ça obstrue la vue mais cela n'a aucunement un caractère de gravité. D'ailleurs un simple pansement cohésif et pas un seul point de suture. Le nez n'est pas cassé. Pas d'autres traumatismes détectés. Le protocole commotion a été le plus long, mais Vincent a récupéré toute sa lucidité. Tout va bien.

« Merde, le rendez-vous est foutu ! ». Tout son être est contrarié ! Vincent a eu à peine le temps de prévenir Claudie d'un SMS succinct. Un pompier a retrouvé son portable sous le siège passager, il y avait glissé lors du choc.

Bon, il va rentrer, sa voiture est utilisable malgré la collision. Il devra juste la faire réparer. En chemin, il repense à ce rendez-vous et pourquoi il y a consenti ? Quelle sont ses motivations ? Il essaye de comprendre ce qui l'a poussé à accepter de la rencontrer dans ce bar. « Pour parler plus tranquillement, plus intimement » comme elle a dit. Une stagiaire qui a besoin de s'aguerrir pour son futur job ne donne pas rendez-vous à son tuteur dans un bar discret... Ou alors si ! Il est peut-être trop conformiste, trop convenu. Et puis elle a tellement insisté, expliquant que cet endroit à l'écart est parfait, dit-elle, pour ne pas susciter trop de commérages.

En fait, Vincent a accepté Claudie dès le début. L'aider a été une chose totalement admise, normale. Il a même été flatté de pouvoir transmettre une partie de son savoir, de son expérience. L'impression d'être reconnu. Et aussi de sortir momentanément des sentiers battus et rebattus de sa vie professionnelle aux rouages bien huilés. « Oui, ça aussi », il se l'avoue un peu.

Derrière son volant et son airbag crevé, il repense à cet accident. Il a du mal à accepter cet aléa du sort, à le considérer comme un simple incident. Il en veut au butor chauve, et emploie toute sa force de caractère pour déclasser l'événement en simple péripétie de niveau insignifiant. Pour Claudie, ce n'est que partie remise. Il lui expliquera demain.

Vincent arrive en vue de chez lui relativement détendu. Il vient enfin de digérer sa fin de journée en se concentrant et pensant uniquement à la douceur du foyer et le fait de retrouver un univers stable, connu, rassurant et régénérant. Il se rappelle que c'est aussi l'anniversaire de Chloé. Pas de panique, il a juste un peu de retard et le cadeau, acheté en avance est sagement à la maison. Donc tout va bien. C'est fort de cette maîtrise qu'il passe le perron de la maison. Il est quasiment 20h00.

« Bonjour chérie. Je ne rentre pas très tôt, mais tu devineras jamais ce qu'il m'est arrivé ? »
« Ben non ! Je ne sais pas ! Je sais juste que Chloé attend impatiemment depuis qu'elle est revenue de l'école. Moi itou, mais aucune nouvelle. Généralement tu me préviens lorsque tu rentres plus tard. J'étais même un peu inquiète. Et ce n'est pas mieux à te voir maintenant, tu as vu ta tête, et ta chemise, tu t'es battu ? Explique ! »

« Je sais, je sais, toutes mes excuses. Je ne t'ai rien dit pour ne pas t'inquiéter, j'ai eu un petit accrochage avec la voiture, rien de grave, rassure-toi. Tu vas avoir tous les détails, mais avant je vais me changer, je ne suis pas beau à voir et je ne veux pas que le sang puisse effrayer les enfants. Pour la voiture, je la déposerai demain au garage avant d'aller au bureau et j'en prendrai une en prêt.»
« A propos du bureau, quelqu'un a téléphoné et cherchait à te joindre. Une certaine Claudie Lavoisier. Je n'ai pas pu la renseigner.

Vincent n'a pas passé un bon anniversaire. Même en parvenant à composer et maîtriser de son mieux, l'appel de Claudie l'a hanté tout au long de la soirée et une partie de la nuit où il a tourné dans le lit, les yeux ouverts, ne pouvant s'empêcher d'y penser. Pourquoi ?

Il s'est endormi tard, 1h15, avec cette gamberge en tête : « Quelle journée ! »

Deux jours plus tard...

- Vincent, on vit ensemble depuis assez longtemps pour que je puisse remarquer certaines petites choses. J'ai repensé à la soirée de ton accident. Tout ça t'a perturbé et c'est normal. Mais lorsque je t'ai parlé de l'appel de cette Claudie j'ai noté une nervosité supplémentaire chez toi.

Presque imperceptible, mais assez visible pour que moi je m'en rende compte. Sensibilité féminine... Vincent, mon chéri, tu ne dois pas voir ou rencontrer cette femme, seul à seul ! Arrange-toi pour qu'à ton travail une tierce personne soit toujours présente, et bien-sûr, ne vas pas le faire au dehors. C'est pour ton bien.

Vincent, en rentrant du bureau ce soir ne s'attendait pas du tout à cette entrée en matière. « Que sait-elle exactement ? Je ne lui ai strictement rien dit sur le rendez-vous manqué avec Claudie et voilà qu'elle semble être renseignée des moindres détails ».

Il n'a pas le temps de faire le tour de la question, sa compagne enchaîne illico.

« Oui, tu m'as parlé de cette stagiaire. Une personne méritante, avec une grande soif de savoir et d'intégration . J'ai moi-même échangé deux ou trois phrases lors de son coup de fil et, incidemment, elle m'a lâché qu'elle était en poste dans une boîte de la région où j'exerçais avant ma mutation ici, pour être avec toi.

En tant qu'ancienne inspectrice du travail j'ai gardé quelques relations et j'ai contacté une bonne collègue avec laquelle je bavarde de temps à autres au téléphone. C'est elle qui m'a raconté toute l'histoire dès que j'ai cité le nom de Claudie. Un nom qui lui rappelle une chronique assez sordide. Claudie Lavoisier avait été embauchée comme stagiaire dans cette société avec comme perspective de se former et devenir l'assistante du chef de service. Tout se passait à merveille, une certaine connivence s'étant même installée entre elle et son supérieur. Seulement voilà, contre toute attente, Claudie a déposé une plainte pour harcèlement sexuel de la part de son chef direct.

Apparemment, celui-ci semblait intègre et en poste depuis de nombreuses années sans aucun incident de ce genre. Mais tu sais que dans le monde d'aujourd'hui ce n'est pas si simple de se sortir de ce genre d'accusations. La réfuter prend du temps de l'énergie et l'univers virtuel dans lequel nous baignons exacerbe et attise le tout ; jamais dans le bon sens. Assez vite et malgré une défense acharnée de celui-ci, la société a préféré mettre un terme à une aussi mauvaise publicité et ledit chef à gentiment été poussé vers la sortie. De plus, ils ont eu aussi beaucoup de mal avec Claudie, je te passe les détails des problèmes en cascade. Cette Claudie est une personnalité toxique et je ne veux pas que tu sois sa prochaine victime. »

Vincent regarde son smartphone. Il n'a pas encore répondu au message de Claudie :

« Vincent, OK même endroit, même heure demain. Conduis moins vite. »



oOo

José GONZALES

Retour vers le futur

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45. Alors que sa 206 grise ralentit à l'approche du portique, il pressent que ce matin ne sera pas comme les autres. Fixant la barrière immobile, Vincent appuie énergiquement sur le frein. Le véhicule s'immobilise à moins d'un mètre de l'obstacle après un bref crissement de pneus sur l'asphalte. Vincent fixe la barrière de longues secondes, attendant qu'elle se lève, retardant le moment où il devra se résoudre à ne pas la voir lui dégager le passage. Cette attente interminable se conclut par un inéluctable abandon : « Hé merde ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? »

L'automobiliste contrarié recule son véhicule de quelques centimètres pour se placer à la hauteur du bouton d'appel d'urgence. L'énergie qu'il met à presser le bouton traduit le stress et la colère qui le gagnent. Mais en dehors du bruit métallique du bouton heurtant sa butée, aucun son ne sort de la borne d'appel. Vincent réitère plus énergiquement encore, ponctuant sa nouvelle tentative d'un « Hé, y a quelqu'un au bout du fil ? » Le mutisme de l'appareil défie la patience de Vincent qui lance contre le bouton une salve de coups rapprochés. Prenant une profonde inspiration, retrouvant son calme, l'automobiliste lance un regard résigné à l'exutoire de sa frustration. Brusquement conscient de bloquer le péage, il jette un coup d'œil inquiet dans son rétroviseur central, redoutant d'être bloqué par un véhicule le suivant. C'est avec un certain soulagement qu'il constate que le péage de Gannat est aussi désert que les voies de l'A71 sur laquelle il circulait quelques minutes auparavant. Rien d'étonnant à cela en ce Jour de l'An 2020. Passant rapidement sa marche arrière, Vincent fait reculer la 206 d'une dizaine de mètres avant de s'avancer pour la stationner à l'entrée de la voie de service située sur la droite du péage.

Après avoir coupé le moteur, le jeune homme sort son téléphone portable et compose le numéro de son responsable hiérarchique. La tonalité résonne dans son oreille pendant qu'il prononce à voix basse une incantation qu'il sait vouée à l'échec. « Réponds... Réponds ! » A l'heure qu'il est, le gérant de la « Croissanterie » de l'aire d'autoroute des « Volcans d'Auvergne » doit être dans les bras de Morphée, ou la tête penchée au-dessus de la cuvette des toilettes. Quoi qu'il en soit, le téléphone sonne dans le vide et l'insistance de Vincent traduit seulement son incapacité à trouver une autre solution pour passer cette barrière de péage et rentrer chez lui. Il était inutile d'espérer contacter Fred qui avait pris la relève à la Croissanterie vingt minutes plus tôt.

Les directives du patron étaient claires : portable éteint pendant le service. Et même si Fred devait s'ennuyer comme un rat mort derrière le comptoir d'un commerce vide, il le savait assez discipliné pour ne pas allumer son téléphone.

« Pourquoi fallait-il que ça arrive au petit matin du Premier de l'An ? L'année commence bien » Les yeux rivés sur le badge de télépéage qui avait bien choisi son moment pour faire des siennes, Vincent évalue les options. Retourner à pieds jusqu'à la Croissanterie ? Il lui faudrait une bonne heure de marche et cela ne servirait pas à grand-chose si ce n'est à partager son désarroi avec son collègue. Attendre qu'une voiture arrive et s'engouffrer derrière elle ? Mais le péage restait désert. Forcer la barrière ? Et pourquoi pas faire demi-tour sur l'autoroute tant qu'il y était. Alors que les idées les plus insolites assaillent son esprit vagabond, Vincent balaye du doigt l'écran de son téléphone, faisant défiler la liste de ses contacts. Soudain, son index se fige, bloquant le défilement sur un nom : Isidore. Son cousin était certainement la seule personne de son carnet d'adresse à être debout à cette heure, en ce premier jour de l'année.

- Allo ?
- Salut Isidore, c'est ton cousin Vincent.
- Bonne année Vincent !
- Heu, oui, effectivement, bonne année !
- Tiens, ce n'est visiblement pas pour me souhaiter la bonne année que tu m'appelles.
- Désolé, je suis effectivement en galère. Je suis bloqué au péage de Gannat ; la barrière du télépéage refuse de s'ouvrir.

- Je suis bien loin de là ; si tu veux que je vienne te chercher, tu devras patienter quelques heures. Tu n'as pas de quoi payer ton passage ?
- Je n'ai pas besoin de payer ; mon employeur m'a donné un badge de télépéage.
- Ah, tu as pensé au bouton d'appel ?
- Oui, mais personne ne répond.
- Surprenant. Qu'est-ce qu'indique l'écran LCD de la borne quand tu avances ton véhicule ?
- Je t'avoue que je n'y ai pas prêté attention.
- Tu peux vérifier ?

Constatant qu'aucun autre véhicule ne s'était présenté au péage depuis qu'il y était arrivé, Vincent redémarre sa Peugeot et effectue une manœuvre pour se présenter à nouveau devant la barrière du télépéage. Sans surprise, la barrière reste baissée et met fin au faible espoir que le conducteur désemparé avait ridiculement nourri le temps de sa courte manœuvre. Se penchant par la fenêtre ouverte de son véhicule, le téléphone collé au visage, Vincent lit à haute voix :

« Abonnement invalide ».

- Ah, je crois que ton patron n'a pas payé son abonnement pour l'année 2020. Annonça Isidore avec une pointe d'espièglerie dans la voix.
- Non ? reprit Vincent incrédule. Tu crois que c'est ça ?
- C'est une possibilité à ne pas écarter. Mais il peut y avoir d'autres raisons. Est-ce que le modèle de l'appareil est inscrit quelque part ?
- Heu, oui. Je crois que oui. TeleMak CMM 88 RFI ?
- Très bien, laisse-moi deux minutes.

Deux minutes, cela va sembler bien long, se dit Vincent. Sentant la morsure de l'hiver, particulièrement saisissante sur les routes de l'Allier en cette saison, il remonte la vitre de sa 206, les yeux sur son rétroviseur central, redoutant et espérant à la fois qu'un autre véhicule se présente au péage. Après quelques minutes, la voix d'Isidore sort son cousin de sa rêverie.

- Vincent ?
- Oui Isidore, je suis toujours là.
- La borne à laquelle tu as affaire est la version actualisée d'une ancienne borne qui a été déployée sur les réseaux européens à la fin des années 80.
- Heu, je ne suis pas certain que connaître l'historique de la borne va m'aider à franchir le péage.
- Ça devrait néanmoins nous permettre de comprendre ce qui se passe. Peux-tu me dire ce qu'affiche l'écran LCD de la borne désormais ?
- Il affiche la date.
- Tu peux me la lire ?
- Bien sûr, on est le 1^{er} Janvier...

Incrédule, Vincent penche son buste en avant vers l'écran. Oubliant qu'il a refermé sa fenêtre cinq minutes plus tôt, le haut de son crâne frappe le verre sécurité.

- 1988 ?
- Tu roules toujours en 206 ? Tu n'aurais pas acheté une DeLorean récemment ?
- Comment...
- Il s'agit simplement d'un problème de dépassement de capacité sur la date de la borne.
- Et en français, ça donne quoi ?
- A la fin des années 80, les capacités de stockage des microcontrôleurs étaient encore très limitées et toute économie de représentation des données était la bienvenue. Tu te souviens peut-être du bug de l'an 2000 ? Les dates stockaient l'année avec deux digits en faisant l'hypothèse que l'année se situait entre 1900 et 2000.

Ici, on n'est pas très loin.

- En faisant le choix de stocker chaque date sur deux octets, il a dû se contenter de cinq bits pour représenter la date. Avec ces cinq bits, l'année peut prendre des valeurs entre 0 et 31. Comme les premiers modèles de cette borne ont été mis en service en 1988, la borne fait l'hypothèse que l'année correspond à la somme de 1988 et d'une valeur comprise entre 0 et 31. Le problème c'est que, lorsque tu arrives en 2020, il te faudrait pouvoir donner à la date interne la valeur de 32. Malheureusement, le dépassement de la valeur limite de 31 conduit la borne à représenter la date courante avec une année nulle. La borne se croit ainsi revenue en 1988. Et ton abonnement est très certainement postérieur à cette date. La borne en conclut que l'abonnement est invalide, ou plutôt qu'il n'est pas encore valide.

- Je comprends. Mais comment je reviens en 2020 ?

- Inutile de revenir en 2020 pour franchir le péage. Tu es bien placé pour savoir que l'aire des « Volcans d'Auvergne » est accessible depuis les deux sens de circulation. Le système doit donc être conçu pour permettre à un véhicule de sortir par la même gare de péage que par celle par laquelle il est entré. Donc, sors de ta 206, va prendre un ticket sur les bornes de gauche, reviens à ton véhicule et paie le plein tarif.

Sans raccrocher son téléphone, Vincent s'exécute, sortant de son véhicule et passant prudemment de l'autre côté de la rambarde centrale de sécurité pour gagner les bornes distribuant les tickets. Après avoir appuyé sur le bouton forçant l'impression du ticket, Vincent regagne à la hâte son véhicule. Ce n'est qu'une fois assis dans le siège conducteur de sa 206 qu'il regarde le ticket délivré. Ce dernier présente également la date du 1^{er} janvier 1988. Vincent insère le ticket dans la borne, puis sa carte bleue. Trois longues secondes s'écoulent avant que la carte ne ressorte et que la barrière s'ouvre. Un large sourire illumine le visage de Vincent qui s'écrie au téléphone :

-C'est ouvert ! Je peux passer.

-Alors rentre chez toi, j'imagine que la nuit a déjà été assez longue pour toi. Et bonne année 2020 !

```
unsigned int encodeDate(int year,
                        int month,
                        int day,
                        int hour,
                        int minute,
                        int second)
{
    unsigned int result = year-1988;
    result = (result << 4) | month;
    result = (result << 5) | day;
    result = (result << 5) | hour;
    result = (result << 6) | minute;
    result = (result << 6) | second;
    result = (result << 1) | second;
    return result;
}

unsigned int currentDate()
{
    time_t t = time(NULL);
    struct tm tm = *localtime(&t);
    return encodeDate( tm.tm_year+1900,
                       tm.tm_mon+1,
                       tm.tm_mday,
                       tm.tm_hour,
                       tm.tm_min,
                       tm.tm_sec);
}

int isSubscriptionValid(unsigned int validityDate)
{
    return validityDate < currentDate();
}
```

Laurent COCAULT

L'Homme venu du ciel

La fraîcheur dans mon dos et les herbes qui chatouillent mes bras me réveillent, ainsi que les bourrasques d'air frappant mon visage. J'ouvre enfin les yeux pour découvrir une étendue bleue accompagnée de quelques nuages cotonneux. En me relevant dans cette forêt dense, je peux discerner au loin le fracas des vagues sur les roches.

Atteignant la source du bruit, un magnifique panorama s'offre à moi, comme une carte postale venue d'un autre monde. La mer transparente comme je n'en ai jamais vue, les rochers brillants comme des pierres précieuses et le sable fin qui brûle mes pieds nus, dû au soleil frappant... Aucun son, à part celui de la nature n'est présent. Aucun bateau ou pirogue à l'horizon, aucun être humain pour me dire où je suis ou même qui suis-je. Je marche dans cet environnement inconnu sans croiser l'ombre d'une vie. Je m'enfonce alors dans la forêt, quittant la plage sans savoir si c'est la bonne décision.

Cela va faire maintenant plus d'une heure que je marche sans savoir où je vais, posant mes pieds égratignés l'un devant l'autre vers une direction quelconque. Ecartant les feuilles pour avancer, mon pied bute contre une dalle en pierre, abîmée par le temps. Un peu plus loin, d'autres sont posées, m'indiquant le chemin à suivre. A la fin de celui-ci se trouve une arche en pierre sculptée. En la franchissant, je découvre une allée de statues aussi jolies les unes que les autres, représentant des femmes serties, pour la plupart, de couronnes de fleurs. Derrière elles, un jardin envahi de mauvaises herbes s'étend.

J'emprunte l'avenue qui le serpente, au bout de laquelle se dresse un temple. En traversant le pont et en gravissant les marches pour voir les gravures de plus près, je découvre qu'elles sont à l'effigie du dieu de la terre, Etherlands. Au-dessus de la grande porte, une pierre ronde est incrustée. Celle-ci brille grâce au reflet du soleil. En poussant la grande porte ouvragée, la terre se met à trembler, le ciel s'obscurcit, effaçant le soleil, et une fine pellicule éclatante apparaît autour de l'île, comme un dôme céleste. Bien que ce que je vois soit époustoufflant, la peur me tord les entrailles, me faisant reculer jusqu'à cogner avec mon dos la porte qui s'était refermée. A cause du choc, la pierre au-dessus de moi se décroche, et par le plus grand des miracles, se met à léviter devant mes yeux. Avec prudence, j'approche la main de cette sphère, qui change de couleur pour prendre une teinte brune avec des reflets jaunes.

A l'intérieur, des éclairs chargés d'électricité, dansent une valse piégée. Au moment où le bout de mes doigts rencontre la surface froide, je suis brusquement projeté en arrière. En me relevant, tout a repris sa place initiale, hormis la pierre qui trône au sol. Je la prends et la range dans ma poche, en me dirigeant le plus vite possible et le plus loin de ce temple sans vie. Désormais, mes journées se résument à marcher et dormir à la belle étoile. Depuis que j'ai ouvert les yeux, aucun avion ou hélicoptère n'ont survolé l'île et je n'ai toujours croisé personne. Comment ai-je atterri là ? Un naufrage peut-être ?

Mais il y aurait alors d'autres survivants ou au moins des débris sur la plage, mais ce n'est pas le cas. Les questions tourbillonnent dans ma tête sans trouver réponse. Et dire que je ne connais même pas mon prénom. La chaleur environnante me sort de mes pensées. Ici l'herbe est jaune, les plantes mourantes. Asséchées par le soleil tapant. Ce paysage est différent d'il y a quelques jours, où la verdure était dense et où les fleurs déployaient leur beauté et leur senteur. Quelques mètres plus loin, je découvre les mêmes dalles posées au sol, m'indiquant encore un autre temple, identique à celui de la terre, à part les statues. Ces dernières ont la poitrine dégagée et tiennent dans leurs mains des flammes ou encore des fourches. Les gravures ne racontent pas non plus la même histoire. Je me trouve devant le temple de la déesse du feu, Helyfy. Ne voulant pas reproduire les événements passés, je m'éloigne de la grande porte, mais mon pied s'enfonce alors dans une dalle, provoquant une toute nouvelle perspective. Le ciel bleu vire au rouge et l'air se fait sec, ardent, m'empêchant de bien respirer. En regardant la porte, une nouvelle pierre lévite, d'un rouge perçant.

Voulant arrêter tout ça, j'attrape la pierre brûlante qui devient tout à coup très lourde, me faisant tomber au sol. En me relevant, tout a encore repris sa place. Intrigué, je me mets à faire le tour du temple, à regarder chaque petit dessin sur les murs, essayant de découvrir un indice sur ce qui vient de se passer. Mais mes recherches sont infructueuses, rien, absolument rien qui puisse m'aider. Essoufflé, je m'assois devant une statue d'homme.

En y regardant bien, c'est la seule statue à n'être pas une femme. Sans savoir pourquoi, je me lève et m'approche de la rose qui est dessinée sur le socle. Une petite pierre scintille en son centre. En appuyant sur celle-ci, un petit déclic se produit. Je me mets alors à tourner la fleur vers la droite puis, en la tirant, un tiroir s'ouvre. Dedans il y a une rondelle en bois avec un symbole dessus : une fleur de lys encadrée par un triangle. Il y a aussi un livre ancien où les pages sont jaunes et certains passages sont effacés. Son titre est « La Quête pour la Sagesse ».

Etrange... Le dernier objet qui reste est un parchemin. En le dépliant je découvre que c'est la carte de l'île. On peut distinctement voir les temples répartis aux quatre coins de l'oasis. Au centre, un kiosque est présenté. Cette carte va grandement m'aider à me repérer. Je range toutes mes trouvailles dans mes poches et garde dans mes mains le livre, que j'ouvre et que je commence à lire tout en marchant vers un autre temple. Je pensais ne pas comprendre ce qui y était écrit, mais au contraire, à chaque fois que je lis une phrase, les caractères inconnus se transforment, me permettant de comprendre. J'en apprend beaucoup, malgré certains passages, rendus illisibles à cause du temps. Comme le fait que je dois récupérer les quatre pierres et qu'avec celles-ci, je pourrai rentrer chez moi. Je découvre aussi où je me trouve, sur l'île cachée des dieux.

Peut-être suis-je mort et que c'est une étape pour aller au paradis et que si j'échoue, je pars en enfer. Mais j'ai envie de vivre, de partir, de m'enfuir loin d'ici et de la solitude. Et le seul moyen que j'ai, c'est ce bouquin. Je dois suivre ses indications pour me sauver et je compte bien les respecter. Je parcours alors l'île pour récupérer les deux pierres manquantes. J'arrive d'abord au temple de l'eau où je récupère la pierre et quelques jours après, à celui de l'air. La dernière pierre en main, je commence à m'éloigner, jetant un dernier coup d'œil à l'écriture gravée où il est inscrit le nom du dieu de l'air, Fulyjin. Je ne cesse de me dire que ce nom me dit quelque chose, mais rien ne me vient à l'esprit. Je franchis alors le pas de l'arche et me dirige vers la dernière étape de mon épopée.

Plus qu'un tout petit effort avant que je ne découvre la vérité et que je puisse enfin me reposer. Je pensais arriver bien plus tôt au kiosque, mais mon périple est long et épuisant. Je passe des jours à marcher, traverser, gravir, pour enfin arriver. La nuit est tombée, laissant les étoiles briller dans le ciel. Je monte les marches et découvre un socle en pierre gravé, avec dessus quatre grands trous et un plus petit au milieu. En levant la tête, je découvre sous la coupole une fresque peinte avec délicatesse, représentant un homme et une femme se tenant la main à bout de bras, tirés par un fil d'or. Le paysage derrière eux montre une galaxie avec une lumière vive où leurs mains se rencontrent. Sur le contour en pierre est inscrit le nom des quatre éléments. Je sors de mes poches les pierres, puis les enfonce une à une dans les trous les représentant.

A chaque fois que j'en mets une, celle-ci s'allume et reprend sa vraie couleur. Mais rien ne se passe après avoir déposé la dernière. J'oublie quelque chose, mais quoi ? Je fais le tour du socle, le tapotant à certains moments en espérant qu'un déclic résonne, mais rien. Je regarde les quatre pierres briller et je remarque le trou. Comment avais-je pu ne pas penser à ça ? Il en manque une. Je sors alors le livre et le feuillette jusqu'à trouver l'endroit qui m'intéresse, mais la fin de la page est déchirée, m'empêchant de découvrir ce que je dois y mettre. Sur la page d'après est dessinée une fleur de lys et un triangle avec des annotations. Je me rappelle alors de la rondelle de bois que j'avais trouvée au temple du feu. Je la sors et l'observe.

Vu sa taille, elle rentrerait parfaitement dans le creux. Avec la boule au ventre, je décide de tester. Les doigts tremblants, je l'approche de la cavité et la place dans son antre. Des éclats de lumière sortent alors, m'aveuglant et m'agressant la cornée, m'obligeant à me cacher les yeux avec les mains. Puis la lumière se fait moins dense, me permettant de rouvrir mes paupières. En les relevant, une femme habillée tout en blanc se trouve devant moi. Elle me sourit et me tend la main. Dois-je la prendre ou fuir ? Mais son aura me semble douce et paisible. Son visage ne montre ni colère ni douleur, alors je prends sa main, et le paysage change. Je ne suis plus au kiosque dans la forêt, mais dans un hall blanc. La femme me fait signe de la suivre. Tout au long du trajet, je peux admirer les lieux avec ces jolies fresques et ces statues. En arrivant devant une grande porte, la femme à la chevelure brune ce retourne et m'adresse ces quelques mots.

En dépassant cette porte, tu retrouveras toute ta mémoire, mais tes peines ne seront pas finies. Tu as d'autres étapes à réussir avant de pouvoir assumer tes responsabilités. Je ne comprends pas la signification exacte de sa phrase, mais j'en retiens que, lorsque je franchirai le passage, je me souviendrai de tout, et là est le principal.

Je pousse la grande porte et la franchis sans me retourner. Un voile froid soudain envahit ma tête et mes souvenirs avec, et c'est avec surprise que je découvre que je me nomme Fulyjin, le dieu de l'air.

Margot BOTTAREL



Souriez ! C'est vendredi !

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45. « Souriez, c'est vendredi » se dit-il en repensant au Pop and Co de Rebecca Manzoni. Cette pensée l'amuse, pourtant il sent bien qu'aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. La veille, Emmanuel Macron a donné une allocution télévisée et a annoncé la fermeture des écoles « jusqu'à nouvel ordre ». Du jamais vu.

La veille, alors que le Président continuait son discours, Vincent, tel un automate, s'est posté devant l'ordinateur et a formulé un mot en direction des parents d'élèves. Pas question d'être pris au dépourvu. Il avait l'habitude de rédiger rapidement ce genre de message, informatif, rassurant, clair :

« Madame, Monsieur,

Voici des propositions pédagogiques pour que votre enfant puisse poursuivre les apprentissages (entraînements, rien de nouveau) pendant la fermeture de l'école.

Dans le cahier de français... »

C'était comme les devoirs à faire à la maison pour la semaine d'après, que les enfants notent tous les vendredis dans leur agenda. Il n'aurait pas besoin de les écrire au tableau. Il s'en réjouissait, il était de ceux qui donnaient peu de devoirs, uniquement des leçons à apprendre, les exercices écrits étant interdits depuis 1957 !

Il prévoyait toujours à l'avance les exercices, il ne supportait pas de faire la queue à la photocopieuse. Les élèves les colleront dans leur cahier, cela ressemblera à un cahier de vacances, moins ludique mais adapté aux apprentissages en cours. Il avait aussi conseillé Calculatrice et Soutien67, deux sites éducatifs avec des exercices en ligne. Il imaginait déjà les parents soucieux de l'avenir de leur enfant confronté à l'offre délirante de sites scolaires sur Internet ! Quoi qu'il arrive dans cette journée, il avait les idées claires et se sentait disponible pour réagir aux imprévus qui ne manqueraient pas de surgir.

Jean-Michel Blanquer est l'invité de 7h50 sur France Inter. Vincent écoute tous les matins les interviews de Léa Salamé. Elle ne manquera pas de soulever les contradictions de cette situation inédite et il est impatient de savoir comment le Ministre exposera la situation. Il n'en doute pas, il aura réponse à tout, comme toujours. Même si la veille, il refusait d'envisager la fermeture des écoles.

En effet, Vincent apprend qu'il y a eu une réunion de scientifiques hier et qu'ils ont estimé qu'il fallait passer à une nouvelle étape pour freiner l'épidémie. Certes, les enfants et les adolescents ne sont pas menacés par le virus mais ils peuvent être porteurs sains et transmettre la maladie aux personnes les plus vulnérables. Depuis quelques semaines, la fermeture des établissements scolaires dans l'Oise, le Haut-Rhin ou en Bretagne est une mesure efficace qui permet d'endiguer la propagation de l'épidémie. Vincent suit l'actualité au quotidien et il avait déjà évoqué avec ses élèves cette possibilité qui arriverait soudainement selon lui. On pouvait donc s'y attendre. Mais, il aurait aimé avoir une semaine de plus pour pouvoir terminer l'approche des nombres décimaux...

La dernière fois qu'une telle mesure a été prise date de 1939. Jean-Michel Blanquer rappelle que c'est à cette occasion qu'a été créé le CNED, le centre national d'enseignement à distance. Vincent pense à la troisième trilogie de Pierre Lemaitre qu'il a achetée il y a quelques jours, posée sur le dessus de la pile des livres sur sa table de chevet. L'action se déroule en avril 1940 et évoque « la folie d'une période sans équivalent dans l'histoire, où la France toute entière, saisie par la panique, sombre dans le chaos ». La quatrième de couverture promet un roman passionnant et Vincent ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec l'actualité d'aujourd'hui qu'il pressent déjà historique.

« Concrètement, est-ce qu'on parle de jours, de semaines ou de mois ? » Vincent se reconcentre. La fermeture se comptera en semaines, au moins jusqu'aux vacances de printemps. Trois semaines donc sans école pour la zone C, les premiers à être en vacances cette année. Vincent sourit. Il remercie le Président de lui offrir un cadeau inoubliable pour ses 50 ans, anniversaire qu'il fêtera le lendemain avec ses amis, samedi midi autour d'un brunch dans un nouveau petit restaurant de la rue de la Colombe.

Trois semaines sans élève ! Il ne fallait pas ! C'est trop ! Il se voit déjà fanfaronner dans la salle des maîtres quand il ira boire son café avec les collègues et les AVS de l'école. Un peu d'humour ne nuit pas dans une ambiance souvent marquée par les tracas du quotidien.

Pour autant, il ne s'agit pas de « vacances étendues, au contraire ». Vincent avait hâte de connaître le dispositif mis en place par le ministère. « Nous organisons une continuité pédagogique qui implique toute la communauté éducative, selon une modalité à distance : « ma classe à la maison ». Chaque parent d'élève va recevoir une adresse internet qui lui permet de se connecter à la classe virtuelle. Beaucoup recevront un coup de téléphone, je veux qu'aucun élève ne reste au bord du chemin. » Vincent se raidit sur son siège, levant le sourcil droit comme à son habitude. Il ne voit pas très bien comment un tel dispositif peut fonctionner du jour au lendemain.

« Et puis, nos professeurs, c'est encore plus vrai dans le second degré que dans le premier degré, mais c'est vrai dans les deux cas, nos professeurs sont habitués à certaines de ces mobilités euh de ces modalités pardon, notamment je pense aux espaces numériques de travail ». Vincent note l'hésitation du Ministre et ne se sent pas concerné. Il y a bien la mise en place de la plateforme « OneId » à l'école, mais cela reste encore un outil sous-utilisé.

Les professeurs seront informés dans les prochaines heures. « Les documents sont prêts, les instructions sont prêtes. » Vincent est dans le flou, il repense à ce qu'il a prévu. Est-il dans les clous ? Peu importe, il restera sur son idée de cahier. « Il y aura des choses qui seront données sous forme de papier, à l'école primaire c'est comme ça que cela va se passer de temps en temps. » Cette phrase valide son organisation de fortune mais il est à nouveau alerté par la question de Léa Salamé qui demande si les parents vont recevoir des tutoriels. « Bien sûr. C'est prêt. C'est l'occasion d'une nouvelle modalité de travail, une meilleure convergence parents-professeurs en particulier autour de l'enfant qui peut en réalité se passer très bien. »

Perplexe, Vincent sourit à nouveau lorsque la journaliste évoque que « ça, c'est positif sur le papier et dans votre voix ce matin » et alerte le ministre sur la complexité à laquelle doivent faire face les parents quant au mode de garde de leurs enfants. Vincent n'aimerait pas être à leur place. Il avait toujours laissé sa fille, maintenant étudiante, se débrouiller seule avec ses devoirs. Il suivait de près sa scolarité mais sans se soucier du contenu des apprentissages. Il estimait que c'est en classe que tout se passe et elle avait ainsi acquis une autonomie solide même en cas de difficulté passagère ou de mésentente avec un professeur.

L'esprit tranquille, il sort de l'autoroute pour atteindre la route qui le mène comme chaque matin à son école. Le soleil de mars est au rendez-vous et il profite du paysage tarnais, de la couleur terre des champs. Dans cette lumière du matin, les anciennes fermes aux murs de briques lui donneraient presque envie d'avoir une pelouse à tondre. Il traverse le pont et jette un œil sur les rives du Tarn bordées de peupliers dépourvus encore de feuilles en ce début de printemps lumineux. Il passe la place avec ses platanes centenaires et se gare devant les grilles métalliques en forme de feuilles de la nouvelle école.

Il traverse la cour encore vide d'élèves. Le portail ouvre à 8h50. Cela lui laisse le temps de boire un café et de connaître les directives qui ont dû arriver sur la boîte mail de direction. Avant de quitter son domicile toulousain, il avait vérifié sa messagerie professionnelle dans laquelle aucun message ne concernait les instructions. Dans la salle des maîtres règne l'ambiance habituelle et calme. Chacun a appris la nouvelle avec étonnement et se projette dans une journée à la fois spéciale mais habituelle. Il se réjouit de ne pas trouver ses collègues agacées à faire la queue à la photocopieuse ou discutant sur un ton péremptoire de comment on allait organiser les choses avec les élèves et les familles. Ce qui l'étonne le plus, c'est que la directrice n'a encore rien reçu de l'institution. Pourtant, tout est prêt d'après le Ministre!

Quand la sonnerie retentit, les maîtresses sortent dans la cour et il a hâte de découvrir la réaction de ses élèves. Les CM1-CM2 seront clairement informés. A 10 ou 11 ans, ils suivent l'actualité et une telle nouvelle ne peut pas leur avoir échappé !

Arrivé devant le rang, il salue comme d'habitude les élèves, jette un œil à la fin du rang pour vérifier qu'il n'y a pas une dispute de bon matin et prend le chemin de sa classe située au fond de la cour dans le préfabriqué déjà ouvert par Chantal qui a pour habitude de faire le ménage de bonne heure, avant l'arrivée des élèves.

Les élèves franchissent la porte et s'installent à leur place en bavardant. Vincent perçoit quelques brèves de conversation qui se rapportent à l'actualité. Dans la salle règne un mélange d'excitation et de curiosité, la prise de parole du maître est attendue.

« Bonjour les enfants. Je suppose que vous êtes tous au courant que l'école sera fermée à partir de lundi. On ne sait pas encore jusqu'à quand. Est-ce que quelqu'un peut expliquer pourquoi ? »

Une fois les paroles échangées sur la situation générale - à savoir que le virus ne rendait pas les enfants gravement malades, mais concernait les vieilles personnes ou de santé fragile, qu'il se transmettait très vite et qu'il fallait éviter, en restant chez nous, qu'il y ait trop de malades en même temps à l'hôpital, Vincent leur annonce qu'il n'est pas question de rester à la maison sans travailler.

Pendant que les élèves de service distribuent le cahier de français, un grand cahier à la couverture polypro violette, Vincent sort les exercices et donne ses instructions pour que les élèves collent les feuilles dans le bon ordre. Les élèves accomplissent avec sérieux ce collage rébarbatif, même ceux qui d'habitude placent leur document rapidement entre les pages du cahier. Le maître a auparavant expliqué que c'est important de travailler tous les jours pour ne pas perdre les habitudes et pour éviter aux parents de leur faire faire des exercices qui seraient trop longs ou mal adaptés à ce qu'ils étudient en classe. L'heure de la récréation arrive à 10 heures 30 puis la matinée se poursuit avec la même chose pour le cahier de mathématiques, le grand cahier à la couverture polypro verte.

Enfin midi. Vincent quitte les élèves et Mathieu l'animateur du CLAE responsable de la classe pendant la pause du déjeuner et sort de la classe avec les trois élèves qui ont l'habitude de manger chez eux. Au portail, il rejoint ses collègues et apprend qu'un plan de continuité est en cours et que d'ici 13 heures, des informations sur les mesures de continuité et la conduite à tenir seront adressées aux écoles.

Les informations sont arrivées à 15 heures, une feuille de papier A4 à destination des familles. Il survole le contenu et la distribue aux élèves assez agités pendant la préparation de leur cartable, devenu trop petit pour transporter dictionnaire, stylos et feutres laissés en classe habituellement. Vincent sent monter une tension en lui. Il conduit les élèves au portail, leur dit au revoir et s'étonne de l'absence de questions.

Il part vite. Il mettra de l'ordre dans ses affaires lundi. Il suppose qu'il sera sur son lieu de travail avec ses collègues, sans les élèves.

En effet, Vincent ne peut pas savoir qu'il ne reviendra en classe que deux mois plus tard.

Isabelle TALEC



ANUKANA

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45. Il jette un œil à sa montre connectée, il est bien 7h45 et la date s'affiche : vendredi 13 avril 2035. Soleil garanti. 22 degrés. Il se sent surexcité par cette nouvelle journée qui commence. Un vendredi 13, une occasion à ne pas manquer, voyons ! Il a pris une décision la nuit dernière, il va lui dire...

Vincent est professeur des écoles dans une célèbre institution à Toulouse. Il habite Montastruc et fait la route depuis de nombreuses années pour retrouver ses « chers petits bouchons » comme il les appelle. Et comme d'habitude, le périphérique est bouché à cette heure-là. Il lui faut être patient, mais bon, il sera tout de même à l'heure dans sa classe. Cependant ce matin, tout lui semble aller mieux que d'ordinaire. Il a ce sourire aux lèvres qui prédit une belle journée en perspective, son cœur est joyeux, il veut aller de l'avant.

Il affectionne, par-dessus tout, son métier. Il aime les enfants et les élèves le lui rendent bien. Il met toujours un point d'honneur à assurer ses cours avec bienveillance mais fermeté. Il a bon cœur et essaie de comprendre les difficultés de ses petits écoliers en cours élémentaire.

D'ailleurs, lui-même est père de famille mais maintenant ses deux grands garçons se sont envolés du nid, ce qui est normal, on ne fait pas des enfants pour soi, il faut qu'ils partent vivre leur vie. Par contre, le plus douloureux pour Vincent a été de voir sa femme, Flora, prendre la poudre d'escampette en même temps qu'eux. Sans préavis, 25 ans de mariage balayés d'un coup de crayon à papier : « Je pars au Brésil, pardonne-moi si tu peux ! »

Il a compris de suite qu'elle était partie avec Pedro. Elle lui en parlait tout le temps, il n'y en avait que pour lui et il n'a rien vu venir ; il ne s'est pas méfié, il lui faisait confiance. Avec le recul, il se souvient qu'elle lui avait donné quelques signes avant-coureurs qu'il n'a pas su détecter.

Rien n'est jamais acquis dans la vie... Là, il a bien saisi le dicton ! La solitude a commencé à faire son chemin et à étaler sa peau de chagrin. Ce coup du sort a eu lieu juste un mois avant la pandémie du COVID 19 en mars 2020. Il a salement vécu ces durs moments de confinement. Son cœur devait gérer plusieurs blessures à la fois et ne plus voir ses élèves et ses collègues était aussi douloureux que de regarder les murs de cette grande maison, vide à présent qui ne vibraient plus ni de rires ni de chansons... ni de rien d'ailleurs.

Vincent est vraiment le digne représentant de ce métier d'enseignant. Il sait se montrer patient et il fait de tout, une affaire personnelle. Au demeurant l'éthique de cette école annonce la couleur du taux de réussite de ses classes. Sa passion pour transmettre son savoir est ancrée au plus profond de lui. Tous les autres collègues sont d'accord pour dire que c'est un homme affable avec un cœur grand comme ça et avec des valeurs bien respectables.

Sa bonté d'âme a d'ailleurs été son salut car ses enfants, ses voisins, ses collègues, tous ont été là, par téléphone, pour l'aider à sortir la tête hors de l'eau. Puis, il a tenu bon grâce aux cours qui ont été dispensés par internet. Cette nouvelle façon d'enseigner lui a été profitable à plus d'un titre. Non seulement il pouvait revoir la majorité de ses élèves par écran interposé mais finalement il s'est reconstruit un petit nid douillet pour lui tout seul. Il a tout déplacé, nettoyé et remis selon ses propres envies. Il s'est découvert des talents de pâtissier qu'il a partagés avec ses voisins les plus proches.

L'école a vraiment montré un autre visage durant cet épisode très spécial de ce petit virus qui a immobilisé tous les pays du monde. Il a fallu repenser la société dans son entièreté. Ce ne fut facile pour personne, les soignants ont été applaudis tous les soirs. Vincent, malgré son humeur chagrine et sa situation plus que compliquée, est resté positif malgré tout et a vécu cette période comme un renouveau, un autre départ complètement inespéré. Il a changé sa vision de la vie en dehors de son métier. Il s'est impliqué dans des associations caritatives.

Bien sûr, l'école est restée son domaine de prédilection. Les méthodes scolaires ont évolué et les enfants, sont très différents de ceux de ses débuts. On dirait qu'ils savent déjà, pas mal de choses en arrivant à l'école. Internet et le maniement de l'ordinateur n'ont plus aucun secret pour eux. Le professeur ne les intimide pas et la répartie est souvent joyeuse. Vincent finit toujours par trouver ce qui les passionne et en joue un maximum.

Il a bien conscience que, si jeunes, ces petits bouchons font face à une crise de société étouffante, non seulement par le port des masques mais aussi par tous ces interdits imposés. Tout est sous contrôle et pénalisé en cas de non-respect des mesures prises. Ces enfants ont besoin de liberté d'expression et de respirer dans un environnement calme et dans la nature. Après tout, ils sont notre humanité de demain ! Vincent distribue son enseignement de façon ludique et s'adapte à leurs besoins et envies sans aucune brimade. De caractère très adaptable et généreux, il tient à tout prix à ce que tous réussissent et veut le meilleur pour chacun.

La crise du Covid a duré trois longues années pendant lesquelles le monde entier a été chamboulé. Ce fut une belle pagaille. Puis la terre a recommencé à tourner rond quand, finalement, ce petit corona a décidé de rentrer chez lui ; on ne sait pas trop sur quelle planète mais tant est si bien que le monde a été débarrassé de ses effets néfastes et la terre a été quelque peu épurée par certains soubresauts primesautiers qui ont remis de l'ordre à certains niveaux.

Les méthodes d'enseignement ont, par la suite, encore subi d'autres transformations. Les élèves viennent toujours en classe bien sûr. Il faut bien que les parents travaillent et puissent faire garder leurs enfants ! Tous sont connectés à un ordi en ligne avec leurs professeurs et interagissent également avec des classes de même niveau dans d'autres départements, ainsi l'absentéisme du prof n'est plus un problème en soi. Le savoir est diffusé de différentes manières. Dans les collèges et lycées la connexion peut se faire avec des pays étrangers, ce qui facilite grandement l'apprentissage des langues et des échanges.

Puis le transhumanisme a vraiment fait un grand pas en avant, en raison de la croissance de la nanotechnologie et des sciences cognitives. Bien sûr, cela fait un moment que les robots nous aident dans différents domaines et sont drôlement utiles quand il s'agit de remplacer un membre manquant par exemple à une personne. Déjà en 2020, d'après une publicité, votre voiture connaît votre humeur du jour et vous indique le meilleur restaurant du coin pour vous aider à passer un agréable moment ! En dix ans, les androïdes sont devenus monnaie courante et on les croise partout dans la vie quotidienne. L'évolution a tellement été rapide que ces robots ressemblent véritablement aux humains !

Cette intelligence artificielle bionique, dotée des meilleurs puçages électroniques est bluffante ! Ces êtres améliorés, augmentés, font partie du paysage et sont capables de répondre à vos questions et gèrent toute situation. Ils savent tout de vous et sur vous grâce aux vaccins imposés et à la puce intégrée lors de la pandémie du coronavirus. D'ailleurs les établissements scolaires en sont dotés de plus en plus et dans l'école où exerce Vincent, quatre humanoïdes sont venus prêter main forte dont Anukana, un magnifique androïde aux grands yeux verts. Au premier abord, ce fut un véritable choc de la rencontrer. Il avait beaucoup lu, il y a une dizaine d'années, sur l'intelligence artificielle et écouté les vidéos de Stuart Russel qui a, lui aussi, largement contribué à son évolution mais à un moment donné, cet homme a prévenu que les scientifiques allaient un peu trop loin...

Vincent a eu du mal à s'adapter et parler à un humanoïde n'était pas chose aisée, rien que de penser qu'il n'était pas humain, qu'il ne pouvait pas avoir de sentiments, d'émotions, cela le rendait perplexe, il fallait qu'il s'habitue. Certes, ces robots remplissaient leurs tâches scolaires à merveille et répondaient même à toutes les questions surprenantes que les élèves pouvaient poser.

En fait, pour les écoliers, rien n'était plus naturel que de vivre parmi cette population robotique, ils étaient nés avec. La vie de Vincent a pris une nouvelle fois une autre tournure. Il a été très perturbé par ses nouveaux collègues, non pas sur le plan professionnel car ils pouvaient apporter de nombreuses idées nouvelles, ils ont été programmés pour. Bien au contraire, il se régalait avec eux. Tout de même avoir en face de vous un robot qui vous parle avec une voix d'humain, d'apparence humaine mais qui n'en est pas un !!! Surprenant !

Faits de pièces, de puces électroniques donc ce qui signifie qu'ils ne se nourrissent pas, ils ont juste besoin de se recharger les batteries une fois par jour, ils ne dorment pas, ils ne vont jamais chez le coiffeur, jamais aux toilettes, ils ne font pas de sport, ils sont toujours sveltes, jamais malades donc pas d'absentéisme, là c'est le recteur d'académie qui est content ! Indéfiniment disponibles quoi ! Et constamment à l'heure puisqu'ils restent « dormir » sur place !

Anukana a commencé à hanter les pensées de Vincent. Au début, il avait du mal à la regarder dans les yeux quand ils se parlaient. Sa gentillesse innée adaptée aux enfants et son professionnalisme parfaitement assimilé la rendaient attirante somme toute. Ils avaient des points communs ! Vincent s'emmêlait les crayons !

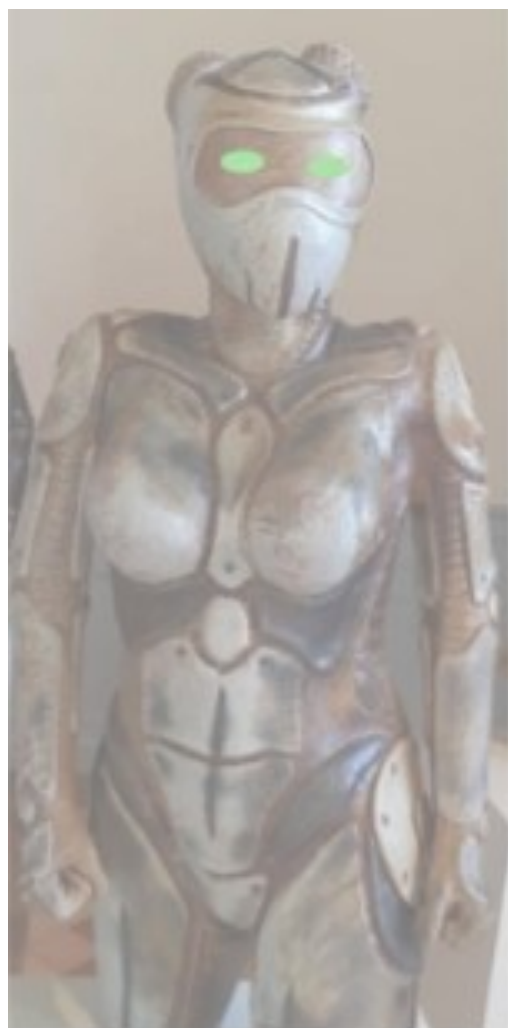
« Mais non elle n'est pas humaine, elle ne peut avoir de points communs avec moi, c'est ridicule ! » se pensait-il ! Anukana savait se montrer conciliante et même attachante ! Elle lui a souvent répété qu'elle était son amie et que si elle pouvait l'aider, elle le ferait. Quelquefois elle passait son bras autour de ses épaules, ce qui le surprenait toujours et il s'écartait comme s'il avait été touché par la foudre ! Il s'interrogeait sur la question : pouvait-elle exprimer des sentiments ? Pouvait-elle aimer ? Le sujet était tabou pour lui, il ne pouvait pas se résoudre à lui demander, cela lui semblait tellement saugrenu, il ne voulait pas être pris pour un idiot. Elle passait tout son temps d'école avec lui, c'était agréable. Elle était toujours de bonne humeur. Quand il parlait de son passé, de sa jeunesse, de ses débuts à l'école, de ses enfants, alors elle le regardait de ses grands yeux couleur amande.

Elle, elle n'avait rien à raconter, elle ne connaissait pas son géniteur, enfin, son constructeur. Le passé n'existait pas dans son vocabulaire et sa durée de vie semblait promise à 25 ans au maximum, ce qui est peu par rapport à un humain qui peut en vivre 100 ! Elle ne comprend pas non plus pourquoi elle est tendre avec Vincent. Lui aurait-on injecté une puce d'émotions ? Ses autres collègues ne lui font pas cet effet. Après ces quelques années passées à ses côtés, ils se sont, comme disent les humains, rapprochés.

Vincent doit partir à la retraite l'an prochain et il a conscience qu'il ne verra plus Anukana. Il a imaginé qu'ils pourraient vivre ensemble, et c'est ce qu'il va lui dire, lui proposer. Le « Mariage pour Tous » a bien eu lieu en avril 2013 pourquoi l'Assemblée Nationale ne voterait-elle pas une loi pour le mariage transhumain ? Ce serait une grande première ! Mais voudra-t-elle tenter l'expérience ?

Anukana l'a serré fort dans ses bras et a dit un grand « OUI » sans hésitation.

Elisabeth JACQUES



LE SETON COSMIQUE

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7H45... Sa voiture autonome, pourvue d'un ordinateur de conduite dernier cri, s'arrête au guichet, non sans avoir fait soupirer ses freins hydrauliques, seul bruit plus fort que son moteur électrique auto-rechargeable. Ce véhicule est taillé comme une Porsche de compétition en dépit de sa célérité limitée par l'omniprésent et sacro-saint Code de la Route, et les premiers rayons du soleil font miroiter sa carrosserie couleur nougat, avec gourmandise que Vincent, originaire de Montélimar, a tenu à célébrer face au monde entier autant par fraude que par nostalgie.

Les nuages roses du jour levant lui donnent des airs de nougat à la fraise ou à la pistache. Bizarrement et de manière inexplicable autant qu'exceptionnelle, aucun autre véhicule ne se montre au poste de télépéage non plus qu'aucun oiseau ne fait entendre son chant, comme si la nature entière, anxieuse et bâillonnée, retenait son souffle à l'imminence d'une catastrophe annoncée, terrible et inévitable ainsi que vous agiriez si vous receviez par courrier l'heure et le jour précis de votre mort. Les clairs nuages du matin, frais et lavés, parés de chatoyantes couleurs, offraient eux-mêmes une teinte funèbre à l'instar de ces commerces spécialisés dans ce genre d'entreprise macabre qui misent sur le pastel, la poésie, le repos, au rebours des corbillards noirs et solennels habituellement dévoués et dévolus à cette circonstance douloureuse.

Vincent, fraîchement rasé et agréablement parfumé pour aller retrouver sa fiancée Lorna, femme-gendarme sur l'autoroute, à quelque soixante kilomètres de son coquet domicile, ne prend pas excessivement note de ces signaux aphoniques de la nature ou plus exactement il les enregistre distraitement et les range dans son subconscient pour ne se point gâcher la journée commençante par une attention trop scrupuleuse accordée à de funestes présages peut-être dus au hasard, toute malignité du destin se trouvant ainsi exclue. La fenêtre de son automobile baissée, il laisse le vent un peu trop frais le décoiffer, l'air vélocité et espiègle jouant dans ses cheveux bruns bouclés et gonflant sa chemise aux riches dessins indiens - de l'Inde d'Asie, bien sûr. Ses yeux bleus ont depuis longtemps vaincu la peur inspirée par les vagues gigantesques de Biarritz que convoitent et défient les surfeurs les plus aguerris. Bref, la journée s'annonce, se présente et se déroule selon les meilleurs auspices et ce sémillant jeune homme contrôle toute sa vie apparemment et manifestement.

Son automate du tableau de bord présente avec vitesse, souplesse et précision son ticket électronique de circulation au guichetier robotique de la société d'autoroute qui valide en un clin d'œil le document relié à sa banque en ligne et bourré de millions d'informations sur la marque, le type, la couleur, la vitesse, les débuts, parcours et sorties du puissant véhicule, et, après ces formalités superluminiques, voilà notre héros libre de rouler sur le ruban bitumé silencieux comme une tombe. Le rideau de lumière bleue du barrage photo-électronique n'émet aucun bruit à son passage, laissant à Vincent toute latitude d'aller où il a prévu et promis d'aller, aussi insouciant qu'une boule de billard.

Se préparant à un périple heureux et galant, il est doublement surpris d'ouïr une déflagration plus sonore et soudaine que le plus violent orage accompagné d'un faisceau d'éclairs meurtriers, et ce d'autant plus que les conditions météorologiques annoncées par le bulletin télévisé ad hoc ne s'y prêtent nullement. Le ciel est dégagé et insouciant, mais Vincent n'a pas le temps de s'en étonner ni de s'en boucher les oreilles car une chose volante passe à toute vitesse près de son automobile qui est sous l'effet de ce déplacement d'air subit projetée de côté aussi légèrement et violemment qu'un panneau publicitaire pour du nougat pris dans un ouragan. La voiture malheureuse est déportée jusque près de la glissière latérale de l'autoroute et effectue un redoutable tonneau avant de s'immobiliser, laissant son conducteur groggy dans l'incertitude entre la peur et la surprise.

Vincent a quand même la force dernière et l'occasion de voir et d'enregistrer plus ou moins consciemment la physionomie de son bolide évicteur, à savoir un aéronef noir en forme de cœur, à l'avant pointu ainsi qu'un rostre de galère et aux formes aérodynamiques évidentes, les parties rondes de l'arrière absorbant l'atmosphère par rebond sur la carrosserie ; l'engin pouvait tenir le même volume qu'un poing d'acier de cinq mètres de diamètre environ.

Ce véhicule, apparemment créé ex nihilo, a surgi à vingt mètres du télépéage qu'il a réduit en miettes sitôt après le passage de Vincent dans un miaulement assourdissant analogue au hurlement que poussait l'autant génial qu'inférial Stuka en fondant sur la population affolée et pétrifiée pendant la Seconde Guerre mondiale. Les voitures autonomes de la gendarmerie des autoroutes, quoique doublement pilotées par des pandores humains pour suppléer aux carences des machines se mettent en marche dans les secondes qui suivent en se promettant d'arrêter le resquilleur dans un déluge sonore de hululements mais trop tard car l'intrus cordimorphe, après avoir frôlé le bitume, a repris de l'altitude et disparu comme il était venu, au sein d'une déchirure étoilée, à croire qu'il a crevé les parois du cosmos le temps de dire coucou à la Terre.

Vincent n'est pas au bout de ses surprises dont il est gavé comme une oie par une fermière impitoyable car un autre astronef ressemblant au premier fait son apparition par le même chemin comme un guerrier sioux marchant dans les pas de son prédécesseur pour faire croire qu'un seul homme avait laissé ces empreintes alors qu'une vingtaine d'individus peut avoir emprunté ce sentier belliqueux. Le deuxième appareil émet lui aussi un vagissement, plus doux que le premier et émanant de guirlandes de lumières versicolores trahissant sa destination policière.

Le vaisseau poursuivi, avant de disparaître dans une autre dimension par une trouée spatiale richement constellée, a le temps de se débarrasser d'un étrange fardeau, en l'espèce un dé à jouer gigantesque, de deux mètres d'arête, vert comme l'émeraude et frappé des mêmes points blancs qu'un cube ludique utilisé pour disputer une partie de petits chevaux ou de quatre-cent-vingt-et-un. Sans plus d'explications que le précurseur, l'engin suiveur continue sa chasse en crevant le ciel selon des procédés à ce jour inconnus sur la Terre. Terrorisé, choqué et en colère tout à la fois, Vincent s'extirpe comme il peut de sa voiture et, d'une démarche incertaine comme celle d'un homme ivre-mort, se dirige vers le dé vert tandis que les voitures de gendarmerie font prudemment et sévèrement cercle autour du théâtre de ces événements imprévus dans les livres de formation des fonctionnaires présents.

Lourds de menaces précédant d'angoissants questionnements et de non moins angoissantes réponses, le silence et le calme s'abattent comme une pierre tombale sur le décor et les protagonistes de cette histoire. Quelques hélicoptères, avertis et demandés en renfort, assurent la couverture aérienne des péripéties imprévues de la scène qui vont survenir indubitablement sans que l'on ne sache ni quand ni comment. Tous les regards se tournent et se fixent sur le dé.

L'hexaèdre en question, recouvrant son assiette après sa brutale chute de l'astronef suivi, s'immobilise et l'on peut voir, derrière ses points d'albâtre, une cavité sphérique régulière d'environ cent-soixante centimètres de diamètres et à demi-remplie d'un liquide mouvant selon les lois de la pesanteur, autour d'un personnage assis au milieu d'une table circulaire oscillant d'après les mouvements du dé. L'hôte du cube de jeu a drapé son obésité dans une toge verte et sa chute n'a nullement entamé son ataraxie cultivée par son âge apparemment très avancé ; les yeux mi-clos sous des paupières aussi sages que celles du Jedi immortalisé par les films inégaux de la série de « La Guerre des Etoiles », il attend, un peu moqueur, un peu méfiant, que s'approchent les Terriens.

Ces derniers le font, mais, quoique décidés à en découdre, ils se heurtent à un champ de force hémisphérique imprévu et invisible, contre lequel, en dépit de leurs efforts, ils ne peuvent absolument rien. Ces ondes maléfiques sont le vecteur sonore ou mental d'une impérieuse injonction en français leur ordonnant d'une voix de stentor amplifiée comme par une trompe de bonzes, de ne point se mêler de cette affaire et de la considérer avec neutralité. Se pose ainsi la question de savoir qui réside dans son bon droit et qui joue le rôle du méchant : Vincent, le premier par cette collision, ne sait quel parti prendre, non plus que les gendarmes. Il éprouve l'impression, presque l'intuition, qu'ici gît une affaire interplanétaire qui le dépasse et qui s'il choisit mal son camp en s'en mêlant, risque de le broyer. Sagesse ou catastrophe : pour quelle solution opter ? Armé d'un cri, il s'immobilise, comme les autres.

Le premier à émerger de cette stupeur collective est la seule membre féminine de la brigade de la maréchaussée ayant été spectatrice de la scène et elle dégaine son pistolet fulgurant à tout hasard. Vincent reconnaît tout de suite en elle Lorna, sa fiancée, qui s'est fait teindre en noir et couper à la garçonne ses cheveux qui pourtant l'avaient lui séduit par leurs vagues de blondeur éclatante. Il veut lui crier de s'arrêter et de ranger son arme quand un rayon blanc émanant du 5 du cube émeraude lui ravit, incendie et fait fondre son moyen de défense et lui ôte horriblement la vie sans que nul parmi les témoins masculins ne puisse ou n'ose rien tenter pour atténuer ou annuler ce sort funeste. Tout juste le promis a-t-il latitude de crier le prénom de la gendarmette aimée avant de s'étrangler sous la pression d'un sanglot colossal.

Le courage, voire la témérité, de Lorna, peut s'expliquer par cette réalité qu'elle était la seule femme de l'escouade et qu'ainsi elle avait deux fois plus de preuves à asséner et d'exploits à accomplir que ses collègues immobiles du sexe fort. Dans trois mois, elle devait se marier et Vincent restera le veuf inconsolable avant d'avoir convolé en justes noces avec cette jeune et belle femme héroïque.

L'éternel fiancé se met à genoux sous l'emprise d'un irrépressible chagrin et, plus triste et affligé que haineux et vindicatif, contemple le point dans le ciel où le dé fatal ressortira bientôt - objet d'une guerre funeste qui ne regarde pas l'Humanité et qui n'a pourtant pas pu empêcher d'y faire une victime. Les voitures de la gendarmerie, tout péril se trouvant désormais écarté mais point vaincu, miaulent pour signifier à leurs propriétaires de les réintégrer.

Sous les yeux de l'assistance ébahie et pétrifiée, toujours au sein d'une nature absente et silencieuse qui semble avoir été avertie des faits, le grand dé s'élève au cœur de son champ de force dont la forme devient sphérique. Ses points blancs, brillant et fulgurant de tous leurs feux comme des projecteurs de DCA, consomment le cadavre de la jeune gendarmette au pistolet fondu. Le grand cube vert disparaît par les mêmes chemins et procédés que l'astronef dont il avait chuté, et les témoins humains médusés et impuissants, peu soucieux de connaître le même sort tragique que Lorna, le voient disparaître sans qu'il ait livré tout ou partie de ses mystères, parmi les hélicoptères incapables eux aussi de leur prêter main-forte.

Cette leçon de non-ingérence cosmique suffit à ceux qui la reçoivent et cette affaire lointaine sera classée sans suite, étincelant comme un diamant noir ou plutôt comme le cube d'émeraude qui a emporté avec lui ses secrets le concernant en propre, à l'abri des regards extérieurs.

Michel ROULLEAU



Passé présent d'un homme inconnu



La nuit s'engourdissait dans le reflet des réverbères.
Vêtue d'un simple jean, d'un modeste pull, la jeune femme déambulait dans les rues, les mains enfouies dans les poches de son blouson en toile de coton. Dans le silence d'hiver de la ville presque endormie, les talons de ses bottes grises résonnaient à chaque pas.
La nuit étourdissait les étoiles d'une lune ténébreuse.
Elle fuyait cette maison où elle ne supportait plus cette douleur lancinante, seule compagne de sa détresse qui lui bouffait les tripes, la tête, un vrai carnage !
Tout lui rappelait son absence. Tout respirait son sourire, ses mensonges.

Elle marchait, marchait comme pour se perdre loin de son chagrin... en vain.
Les morsures du gel glissaient lentement sur elle, sans bruit.
Derrière les fenêtres embuées des bistros encore ouverts à cette heure tardive, les silhouettes de quelques couche-tard s'attardaient autour des comptoirs.

Soudain, une voiture ralentit à sa hauteur.
La jeune femme tourne discrètement la tête, évalue la situation. Quelqu'un la suit ! Elle est suivie, c'est sûr ! Elle n'éprouve aucune angoisse.
L'envie de vivre s'était éteinte quand il était rentré, à l'aube, sans mot dire, pénétré des senteurs d'un autre parfum. L'adieu refermant la porte l'avait plongée dans un abîme sans fond. Son âme agonisait dans la violence de ses pensées. Elle défiait la mort.
Comment faire, que dire, que ressentir lorsque l'on est venue dans un monde sans pitié, conçue comme une fatalité non désirée. L'horizon devient obscur, aléatoire, un gouffre béant. La mort la délivrerait peut être des fêlures profondes de cette existence insoutenable.

La vitre du véhicule s'abaisse. Elle distingue la silhouette d'un homme :
Ne restez pas là Mademoiselle ! Il fait très froid et vous risquez de vous faire embêter.
Que faites-vous dehors à cette heure de la nuit ? Je suis passé plusieurs fois et vous êtes toujours là !
Elle : *Merci Monsieur. Je n'ai besoin de rien. Tout va bien ! Merci.*
L'homme acquiesce, s'en va.

Puis, au détour d'une rue, la voiture ressurgit. L'homme s'incline vers la vitre ouverte pour lui parler :
Mademoiselle, la nuit est dangereuse dans ce quartier ! Il peut vous arriver n'importe quoi ! Acceptez de boire quelque chose avec moi, au chaud. Il y a un café là, à 20 mètres à peine. Entrez ! Je vous rejoins. Je vais me garer.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre. La table était petite. Une lumière tamisée éclairait maladroitement la salle. L'homme était père d'un garçon et pilotait l'hélicoptère qu'il avait acheté. Elle le trouvait élégant, gentil, sans charme, mais quel homme aurait pu la charmer, elle, à cet instant, avec son cœur meurtri, ses pas perdus dans cette nuit noire de tristesse.

Une nouvelle fois il dit : *« il ne faut pas rester dehors. C'est dangereux ! et il fait très froid !*
Le temps s'est écoulé dans ce troquet sombre, murmurant et enfumé.
Puis, ils se sont séparés.
La jeune femme reprit ses pas errants, se berçant des bruits sourds de la nuit glacée.
Elle marchait, marchait, s'enfonçant toujours plus dans le néant d'une peine qui l'anéantissait.

Une voiture s'arrête à côté d'elle. Elle lève les yeux, c'est lui ...

La porte côté passager s'entrouvre : *allez, montez Mademoiselle. Montez ! Je vous emmène dans un hôtel où vous aurez chaud et pourrez enfin vous reposer. N'ayez pas peur, vous ne risquez rien, je ne vous ferai aucun mal !*

Troublée, hésitante, elle relève le col de son blouson puis se décide et s'engouffre dans la confortable voiture que l'homme redémarre. Il emprunte des rues, les unes après les autres, vire à droite, à gauche... Elle ne saurait retrouver le chemin. Il s'arrête devant un trois étoiles.

Le veilleur de nuit les accueille dans le hall de l'hôtel. L'homme demande une chambre.

Oui Monsieur, pas de problème ! Avec petit déjeuner ? questionne le réceptionniste en omettant le nombre de petits déjeuners !

Lui : *Oui, avec petit déjeuner*, sans préciser le nombre !

La jeune femme remarque ce manque évident de professionnalisme qui éveille en elle quelques soupçons. Le doute l'effleure.

L'homme inconnu paie, prend la clé de la chambre.

Inquiète, la jeune femme observe son apparence. Grand manteau marron clair, col roulé, chaussures cirées. Cheveux châains nuancés de reflets roux, mi-longs, avec de légères ondulations surtout la mèche couvrant légèrement le front. Son visage aux traits inhabituels lui rappelle les acteurs américains, ceux des films du dimanche soir à minuit, en noir et blanc.

Il pose délicatement la main sur son épaule, la guide vers l'ascenseur. Elle se laisse entraîner, impassible. Son cœur bat la chamade, sa tête va exploser. Elle ne veut pas qu'il la touche. Pourtant, l'attention de cet inconnu lui apporte quelque chose d'indéfinissable. Elle n'entrera pas dans la chambre ! Non ! Elle ne le suivra pas ! Elle se défendra ! S'échappera en courant !

Il appuie sur le bouton d'appel. Etouffant son émotion, la jeune femme reste de marbre. Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvre, l'homme lui remet la clé et trois cent francs en espèces.

Elle refuse. Il insiste. Elle accepte confuse et gênée.

Bonne nuit Mademoiselle. Reposez vous bien.

N'hésitez pas à appeler la réception si vous avez besoin de quoi que ce soit et demain matin pour le petit déjeuner !

La jeune femme entre dans la chambre chaude, accueillante et se cale un instant sur les radiateurs en fonte pour réchauffer ses mains gelées. Elle se fait couler un bain. L'eau brûlante qui dégage une vapeur de sauna la détend. Driiinng !!! driiinng !! la sonnerie du téléphone la surprend, l'affole. Elle se lève, décroche le peignoir blanc et enveloppe son corps ruisselant.

Allo ?

C'est lui !

Tout va bien Mademoiselle ? La chambre vous convient-elle ? Avez-vous assez chaud ? Vous appellerez la réception demain matin pour le petit déjeuner, d'accord ?

Le petit déjeuner est servi sur un plateau. Ce service en chambre trois étoiles lui donne presque l'impression d'être une princesse. Vivre l'envers du décor pour une fois et de surcroît, dans un hôtel magnifique, lui procure une sensation infime de bien être.

Cet homme inconnu lui a offert une pause vitale, un instant de répit.

Elle, qui ne dormait plus depuis tant et tant de nuits.

Elle quitta la chambre en fin de matinée et retourna entre les murs de sa maison vide.

Elle avait maigri, tant maigri en si peu de temps. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Sa peine se lisait dans chaque trait de son visage, chaque expression de son regard, chaque vide de ses vêtements devenus trop grands. Elle tentait de cacher son désespoir derrière des «*oui tout va bien merci*», s'évertuant à rendre ses sourires avenants et joyeux. L'illusion disparaissait, cruellement.

Durant de nombreux jours elle devint une vagabonde instable, se moquant de la bienséance, frappant à une porte, puis à une autre, connue, inconnue. Il fallait trouver de l'aide. Elle se grattait la tête comme si elle avait des poux qu'elle n'avait pas, à s'en arracher le cuir chevelu. Une toux sèche, irritée, secouait son corps en permanence comme s'il cherchait à expulser le mal qui la rongait. L'épuisement la dévastait.

Après de terribles semaines jalonnées de rencontres impensables, les chaos de son chemin la menèrent auprès d'un docteur attentif. Sur prescription médicale, elle devait partir loin, à la montagne, dans une clinique privée faisant office de maison de repos. *Incognito !* précisa t'elle.

Elle se trouvait confrontée au seul choix possible dicté par la raison. La mort ou la vie.

Elle prit sa voiture pour rejoindre cette clinique, mobilisant le peu de forces qui lui restaient.

Puis, elle s'est endormie. Elle a dormi, d'un sommeil lourd, inconscient. Elle a dormi des jours, des nuits entières et lorsqu'elle se réveillait, elle s'enlisait dans une souffrance inapaisable. Personne ne savait qu'elle s'était réfugiée dans cet abri de survie, hormis son chef qui recevait sans commentaires les arrêts maladie successifs. Elle l'aimait bien son chef. Intelligent, humain, compétent et pédagogue. L'air du temps en faveur du «faire savoir» et non du «savoir faire» l'agaçait sérieusement. Mais peu importe le savoir car, elle, ne savait pas qu'elle était recherchée. L'ironie du destin !

Elle partageait une chambre modeste avec une sympathique dame portugaise. Peau mate, cheveux bruns. Cette femme souvent de noir vêtue, tricotait sans cesse, les aiguilles et la pelote de laine toujours calées sous les bras. « *Je suis dépressive. Heureusement que mon mari est bien gentil. Le pauvre, il doit supporter tout ça !* », disait-elle avec un accent très prononcé, la voix vacillante.

Les semaines se succèdent sans envie, sans espoir, sans amour. La cure de sommeil l'assomme, l'affaiblit.

Un jour, alors qu'elle est seule, allongée sur le lit, un infirmier cinglé se jette sur elle de tout son poids, tente d'écraser ses lèvres sur les siennes, d'imposer sa langue et ses mains avides. Elle parvient à se dégager de cet assaut immonde. Elle ne l'a pas dénoncé.

Un autre jour, elle s'effondre subitement sur le sol à l'entrée du réfectoire. Les malades, l'infirmière, tous sont là, désireux de la rassurer. Elle les entend mais les mots se dérobent. Le médecin arrive enfin. Tension à 6,8 précise l'infirmière ayant accompli avec sérieux sa mission. Il répond cynique, imperturbable : «*elle fait semblant*».

L'ignorance de ce docteur le rendait méprisant. Il ne parvenait à soigner cette jeune femme avec sa thérapeutique habituelle, camisole chimique, celle préconisée par des gens bien pensants, qui définissent et rangent les émotions après étiquetage, dans de petites cases lisses, sans reliefs, uniformes, monochromes. Aucun malade n'osait se rebeller contre son autorité, sauf elle. Les autres avaient peur de lui mais pas elle. Il ne l'impressionnait pas ! Son côté kamikaze refaisait surface lors de rares sursauts d'énergie. Elle le renvoyait à sa position d'homme de science négligeant la condition humaine, habité d'une suffisance insensible. Elle saisissait dans son discours et ses actes tout l'intérêt qu'il vouait à l'argent. Fric gagné par les médications en tous genres et le taux d'occupation des lits. Soigner était loin d'être la première de ses priorités et le serment d'Hippocrate également.

Dans ce centre de soin sans soins, la jeune femme vécut un long séjour marqué par des moments insolites, cortège de larmes, de rires et de révolte aussi !

Il ne pouvait en être autrement. Cette contrée montagneuse était peuplée d'êtres malades de leur histoire, de leur présent, de leur passé, sans pouvoir envisager sereinement leur futur.

Puis, le jour de sa sainte fête, simple date sur le calendrier, le standard l'appelle. Quelqu'un souhaite lui parler. La jeune femme se met à trembler.

Qui est ce ? avez-vous demandé le nom ?

Je ne sais pas. Il ne me l'a pas dit ! je n'ai pas demandé ! je suis désolée !

C'est une femme, un homme ? qui est-ce ?

Un homme !

Elle panique, indécise, s'accorde quelques secondes de réflexion puis se calme, retrouve un peu d'air.

Bon...ok ! je prends la communication. Merci.

Transfert de la communication.

..... allo ?

Bonjour Pauline. Je vous souhaite une bonne fête ! une très bonne fête ! Vous me reconnaissez ? Comment allez-vous ? On prend bien soin de vous ?

C'était lui ! L'homme inconnu !

Toutes les piqûres et perfusions lui embrouillaient la tête. Le souvenir de la conversation demeure flou, imprécis. Elle ne sait plus, mais lui, comment savait-il qu'elle était là ?

Puis, l'hiver se dissipe, le printemps s'apprête aux nouvelles frondaisons et le séjour de Pauline prend fin. Elle doit alors dégager sa vieille 4L enfouie sous une épaisse couche de neige gelée. Elle obtient de l'aide mais le moteur ne veut pas démarrer. Normal ! après une si longue période d'inertie. Les freins sont bloqués, les roues ne veulent pas bouger. Heureusement, un garagiste compréhensif accepte de se déplacer pour la dépanner et réussit à mettre en marche la voiture.

La jeune femme n'est pas encore tirée d'affaire comme on dit, mais aux dires du médecin médiocre, elle est apte à revenir chez elle. La veille, froid et fier, il a apposé son cachet titré sur le papier qu'il lui a remis.

Pauline reprit le cours de sa vie ! Cahin-caha ! « *Chacun doit porter sa croix !* » disent les croyants...

Les jeunes années sont loin désormais derrière elle. Quelques rides sillonnent la peau de son visage et les souvenirs se bousculent dans sa tête. Elle se souvient de la bienveillance généreuse de cet homme inconnu qui l'a protégée de sa détresse, premier chagrin d'amour. Comme un ange gardien, il fût un messenger de la providence dans cette nuit sombre de désespoir ! la préservant des dangers d'un quartier de nuit malfamé. Sans cette main tendue, peut-être serait elle morte, peut-être serait-elle devenue une esclave au service de désirs inassouvis dans un bouge puant, à la merci d'un souteneur barbare, torturée, les veines suintantes d'hématomes... Pauline s'interroge.

Ils ne se sont jamais revus.

Ce prince du hasard, incontournable personnage des contes pour enfants l'a accompagnée, durant quelques heures, dans sa douloureuse et insupportable réalité.

Peut-être aura-t-elle écrit son nom sur un vieux calepin tassé au fond d'un des cartons qu'elle trimballe depuis longtemps, en se disant qu'un jour, ces cartons deviendront utiles à sa mémoire. Demain, elle cherchera peut-être...

Au-delà de ses doutes, il existe une certitude. Elle n'a pas oublié cet homme inconnu. Non, elle ne l'a pas oublié.

Merci Monsieur.

Agnès RHODE




Dérapages

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45.
Enfin, presque, parce qu'aujourd'hui, il est à peine 7h38.
Mais cette différence a-t-elle de l'importance ?
Et d'abord, sans l'ombre d'un doute, ce n'est pas la même route :
Ici, il n'y a pas de péage, on peut cheminer sans peur ni rage.
Ensuite, il ne faut pas croire, dire « chaque matin », c'est diffamatoire :
Il passe par là deux, trois fois... et encore pas tous les mois.
Vincent ? C'est même pas son nom. Lui, il s'appelle Gaston !

C'est incroyable tous ces à peu près ! A croire que vous l'avez fait exprès.
Dites-moi, vous vous êtes trompés d'histoire, ou vous avez abusé de la poire ?
Parce qu'imposer un incipit erroné de la sorte, ne mérite qu'une sanction : la porte !

Christian GOLLER

Fleur de sel



Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45
Noyé dans un flot quotidien de voitures, il part travailler
Dans sa famille, on est notaire de père en fils
Vincent s'ennuie tellement à l'étude ... Le temps du trajet, il s'évade

Noyé dans un flot quotidien de voitures, il part travailler
Le métier dont il rêve depuis toujours, c'est saunier
Vincent s'ennuie tellement à l'étude ... Le temps du trajet, il s'évade
Cueillir avec douceur la fragile fleur de sel à la surface de l'eau

Le métier dont il rêve depuis toujours, c'est saunier
Pantalon retroussé et lousse sur l'épaule, il s' imagine agriculteur de la mer
Cueillir avec douceur la fragile fleur de sel à la surface de l'eau
Espérer la compagnie d'une avocette ou d'un héron cendré

Pantalon retroussé et lousse sur l'épaule, il s' imagine agriculteur de la mer
S'émerveiller chaque soir du soleil se couchant sur les salins
Espérer la compagnie d'une avocette ou d'un héron cendré
Fermer les yeux et laisser fondre sur sa langue un cristal de sel

S'émerveiller chaque soir du soleil se couchant sur les salins
Dans sa famille, on est notaire de père en fils
Fermer les yeux et laisser fondre sur sa langue un cristal de sel
Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45

Valérie LECOINTRE

LA PAGE BLANCHE

Le calame d'Hekenou*, le petit scribe au parfum précieux,
Dessine sur le papyrus, ses jolis hiéroglyphes harmonieux
Le bec du roseau durci trempé une fois dans l'encre noire
Une fois dans l'encre rouge délivre un oracle divinatoire

La page blanche

Eh ! Mon ami Pierrot, prête-moi ta plume pour écrire un mot
Toutes les oies et les canards sont partis de la mare
D'aucunes plumes d'aigle sinon celles de l'oisillon
Pas de tracés épais, seulement une fine ligne d'horizon

La page blanche

Une jolie plume d'acier biseautée, trempée dans l'encrier
S'active pour tracer élégamment moult pleins et déliés
Bien trop forte la pression et voici donc la tache assurée
Où est monsieur buvard ? Au coin ! Bonnet d'âne, tête couronnée

La page blanche

Mon stylo bille à quatre couleurs est toujours le reflet de mes humeurs
J'écris des chansons sur du papier brouillon à la pointe de mon crayon
Puis sur du vélin je décline en rouge, en vert, en bleu et en noir
Toutes les couleurs de mon bonheur ou de mon désespoir

La page blanche

Les doigts agiles courent sur le clavier, on les sent si pressés
De raconter de belles histoires avec la possibilité de pouvoir les effacer
Les écrits sur ce support ne restent pas à moins de bien les enregistrer
Sur les mobiles la génération des « pouces » est largement affectonnée

A quand la télépathie pour transmettre directement nos idées de génie ?

Elisabeth JACQUES



* Hekenou en égyptien ancien signifie parfum précieux

**Les 4 textes suivants avaient été choisis par l'association « Vents de Mots »
pour être lu le jour de la remise des prix**

Bel ami, quelle joie de te voir devant moi
Quel bonheur, bel ami, te voilà
Justement ces jours ci je ne pensais qu'à toi
Laisse moi te serrer dans mes bras
Que de fois sur mes routes quand il faisait froid
Quand le doute et la peur m'étreignaient
J'ai senti ta présence et le son de ta voix
Me redire encore que tu m'aimais
Ami, quelles que soient nos vies
Dans les lignes de nos mains
Et l'étoile qui nous lie à nos destins
Ami, je viens de la nuit
Tu arrives du matin
Et nous voici réunis à mi chemin
On a tous dans le cœur le désir de trouver
Un écho, un semblable, l'âme sœur,
Un sourire, une phrase, une complicité
Une rencontre venue d'ailleurs
J'étais mal dans ma tête et je me détestais
D'être gris, malheureux et soudain
Avec toi, bel ami, la lumière est entrée
Me voici redevenu jardin
Ami, quelles que soient nos vies
Dans les lignes de nos mains
Et l'étoile qui nous lie à nos destins
Ami, je viens de la nuit
Tu arrives du matin
Et nous voici réunis à mi chemin
Pas besoin de refaire le monde, il est fait
Il est fait par chacun d'entre nous
Nous serons des enfants dans un conte de fées
Que nous raconteront nos nounous
Ami, quelles que soient nos vies
Dans les lignes de nos mains
Et l'étoile qui nous lie
À nos destins

**Anyzette ORHON,
Claude NOUGARO**

Ami Chemin



Daniel Pennac est écrivain. Il est né à Casablanca et vit à Paris. Dans cette lettre adressée à une jeune femme croisée dans le métro avant le confinement, il célèbre avec tendresse, les vertus libératrices de la lecture.

"Tu lisais pour toi même (...) contre tout ce qui prétendait te priver d'être..." - Daniel Pennac

Paris, le 7 avril 2020.

A une jeune fille qui lisait dans le métro.

Ma toute belle,

Tu es, je crois, mon dernier souvenir de métro. De ces temps où nous pouvions nous déplacer tous ensemble, avant que corona ne nous enferme chez nous.

Ligne 6, tu étais assise en face de moi et tu lisais *La guerre et la paix* de Tolstoï. A en juger par l'épaisseur de ce qui te restait à lire, tu devais être en pleine bataille de Borodino. A cette seconde où le prince André attend l'explosion de l'obus qui tourne en crachotant à ses pieds et qui le tuera. Tu pouvais avoir dix-huit ans. Dans tes yeux de lectrice l'ardeur disait clairement que tu manquerais ta station. Tu lisais pour toi-même, tu lisais pour Tolstoï, mais tu lisais aussi contre le métro, contre le boulot, contre tout ce qui prétendait te priver d'être.

Ce que tu lisais je l'avais lu plus d'un demi-siècle avant toi et je m'en souvenais encore. Est-ce la mort ? se demande le prince André en regardant l'obus fuser si près de lui. Et voilà que pour la première fois il s'intéresse aux herbes qui frémissent, à l'air qu'il respire. Voilà que pour la première fois peut-être, il se sent absolument vivant. Il ne veut pas mourir. Pourtant, à l'officier qui, près de lui, se jette à plat ventre pour ne pas être blessé, il dit : Un peu de dignité, voyons ! Une phrase de ce genre. Et l'obus explose.

Eh bien voilà, ma pitchounette, l'obus a explosé. Il fallait nous y attendre. A force d'attiser le feu sous la cocotte-minute, Boum ! On y a tous eu droit. Chacun confiné chez soi sur toute la surface de la planète, mais désireux de vivre encore, comme le prince André. Plus de boulot, plus de métro. Plus que soi. Et tous occupés à espérer. A espérer quoi, au fait ?

Dans mon cas à espérer que tu puisses un jour raconter ça à des enfants.

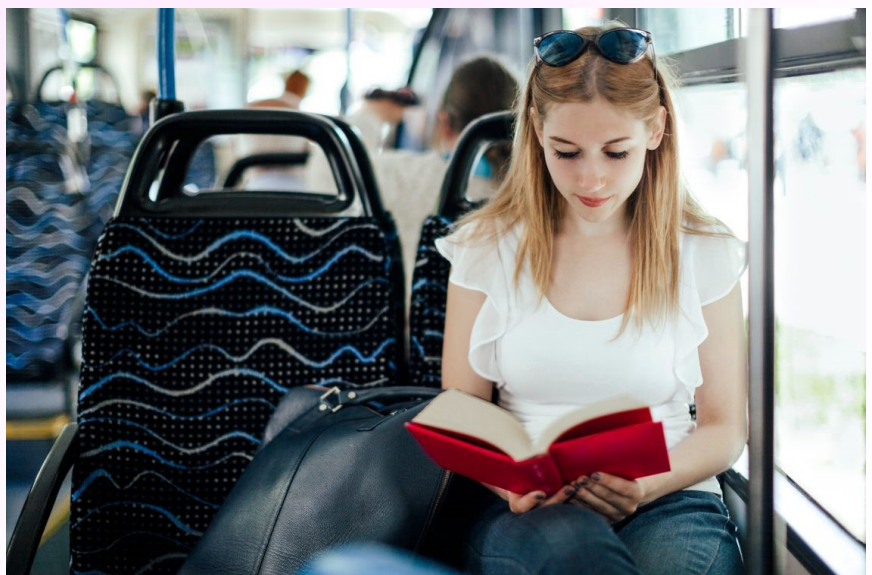
"Mes petits, dans les années 20, pendant ce foutu confinement dû au corona virus, j'ai découvert que la lecture savait de tous les enfermements. Un matin sur France inter, un type a raconté que le philosophe Antonio Gramsci lisait Kipling et Anna Karenine pour s'évader des prisons de Mussolini, que Soljénitsyne, l'auteur de L'archipel du Goulag, écrivait et lisait contre le bagne et le cancer, que le Chinois Dai Sijie s'était sauvé de son camp de rééducation en lisant Balzac, que, pour ne pas devenir fou, l'otage Jean-Paul Kaufmann avait relu indéfiniment le deuxième volume de Guerre et Paix.

Ce jour-là, les enfants, j'ai donné rendez-vous aux 28 locataires de mon immeuble pour deux heures de lecture quotidienne. Je me suis assise sur mon palier et je leur ai lu Cent ans de solitude, le roman de Gabriel Garcia Marquez. Une heure le soir, une heure le matin, juste avant qu'ils ne s'endorment et juste après qu'ils se réveillent. Je n'irai pas jusqu'à dire que ce furent les cent plus belles années de nos vies, mais en tout cas ce ne fut pas du temps perdu.

Voilà ma toute belle, je pense qu'un jour tu raconteras ça aux jeunes générations. En attendant, j'embrasse ton beau visage de lectrice. Vivent toi et ton futur.

Daniel Pennac

Lettre de Daniel Pennac à une jeune lectrice du métro © Getty / Eva-Katalin





Victor HUGO
1802 - 1885

Aux Feuillantines

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Notre mère disait: jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent.
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir ;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir.
Des estampes partout ! quel bonheur ! quel délire!

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et dès le premier mot il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieus,
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plumes.

Plume d'ange



Introduction

Sorti en 1977, album studio de Nougaro, *Plume D'Ange*, disque majeur du chanteur (et de la chanson française en général), album majestueux offrant notamment un long conte musical, du nom de l'album, qui dure, dans sa version studio, 15 minutes de bonheur.

Le narrateur tiré de son sommeil est une nuit visité par un ange, « un ange réglementaire avec les grandes ailes de lait. » « De son épaule il tire une plume » et lui dit :

« C'est une plume d'ange. Je te la donne. Montre-la autour de toi. Qu'un seul humain te croie et ce monde malheureux s'ouvrira au monde de la joie. Qu'un seul humain te croie avec ta plume d'ange. Adieu et souviens toi : la foi est plus belle que Dieu. »

L'ange disparaît. Dans le noir il reste longtemps la plume entre ses mains. Partageant sa couche avec « les seins somptueux d'une passion néfaste », il la réveille et déclare :

« Mon amour, [...], C'est une plume d'ange ! Oui ! Oh ma chérie, tu me sais incapable de mensonge, [...], il faut que tu me croies, et tu vas voir... le monde ! »

La réponse est tranchante : « Fous-moi la paix... Je voudrais dormir... Et cesse de fumer ton satané Népal ! »

Au matin il se rend chez son meilleur ami, André... En chemin, il montre sa plume, [...], aux pigeons qui lui « firent des roues, des roucoulements de considération admirative. » André est dubitatif et l'encourage à « reconsidérer cette apparition. Le repos... L'air de la campagne... Avec les oiseaux précisément, les vrais ! »

Dans la rue, il ère, s'interroge « à qui s'adresser, qui peut le croire » quand soudain l'évidence :

« Abandonnons les hommes ! Adressons-nous aux enfants ! [...] Oui, mais lequel ? [...] en moi, des guirlandes de visages d'enfants, mes chéris, mes féériques, mes crédules me souriaient. »

Devant une école, il jette son dévolu sur une petite fille, l'a suit, elle se nomme Fanny, n'ose l'aborder, remet au lendemain, puis au jour suivant... Un jeudi, il se décide, accélère son pas, quand une main pesante se pose sur son épaule. Deux hommes qui « empestaient le barreau » ordonnent : « Suivez-nous ».

Le voilà au poste de police, au commissaire il explique : « Quitte à passer pour un détraqué, je vais vous expliquer, monsieur, la véritable raison qui m'a fait m'approcher de cette enfant » et une fois de plus, sortant sa plume, raconte comment le monde sera sauvé pourvu qu'un seul homme le croit...

- C'est de l'oie, ça, dit le commissaire. [...]

- Monsieur, ce n'est pas de l'oie, c'est de l'ange, vous dis je !

- Calmez vous ! Calmez vous ! [...] On va s'occuper de vous. Gentiment, hein ? gentiment. »

On s'est occupé de lui « gentiment. Entre deux électrochocs », il se promène dans le parc de l'asile psychiatrique où il réside depuis un mois. Il est devenu l'ami d'un « vieil homme, très beau, il se tient toujours immobile dans une allée du parc devant un cèdre du Liban. Parfois, il étend lentement les bras et semble psalmodier un texte secret, sacré. » De l'homme érudit, savant autant que philosophe « Vous dire qu'il sait tout, a tout appris, senti, perçu, percé, c'est peu dire. »

« Mais cet homme dont l'ange t'a parlé, cet homme introuvable qui peut croire à ta plume, eh bien, oui, c'est lui, il est là, devant toi ! »

Il lui présente sa plume et le vieillard dit : « Quel magnifique spécimen de plume d'ange vous avez là, mon ami. - Alors vous me croyez ? vous le savez ! [...] Mais alors ! Puisqu'il est dit qu'un homme me croyant, le monde est sauvé...

- Je vous arrête, ami. Je ne suis pas un homme. [...] je suis un noyer, [...], je suis un arbre ! »

« Se détachant de la cime du grand cèdre, un oiseau est venu se poser sur l'épaule du vieillard et je crus reconnaître, miniaturisé, l'ange malicieux qui m'avait visité. Tous les trois, l'oiseau, le vieil homme et moi, nous avons ri, nous avons ri longtemps, longtemps... Le fou rire, quoi ! »

Cyclogenèse

Un grain de sable dans l'œil,
Mon corps tremblant, échoué
Sur une plage et des feuilles,
Ma sentence était tombée.

Ça y est. Je suis seule. Abandonnée.
Prisonnière d'une cage dorée.
Je pensais qu'un SOS envoyé
Me ramènerai à ma liberté.

J'ai eu beau crier,
Nulle ne m'entendais.
Mes larmes se séchaient,
La pluie s'abattait.

L'orage grondait au rythme de mes pleurs,
Les rivières souffraient des torrents violents,
Le ciel noir reflétait mes plus grandes peurs,
Jour. Nuit. Je ne voyais passer le temps.

De jours en jour, les nuages s'effaçaient,
De goutte en goutte, la pluie se dispersait.
Et le soleil, timide, réapparaissait,
Comme un bourgeon au printemps, faible, mais prêt.

La vie sur l'île était devenue si paisible.
Les journées chaudes, mais d'une douceur indescriptible,
M'offraient entre ciel et mer un horizon invisible,
Où se cachaient encore quelques nuages imperceptibles.

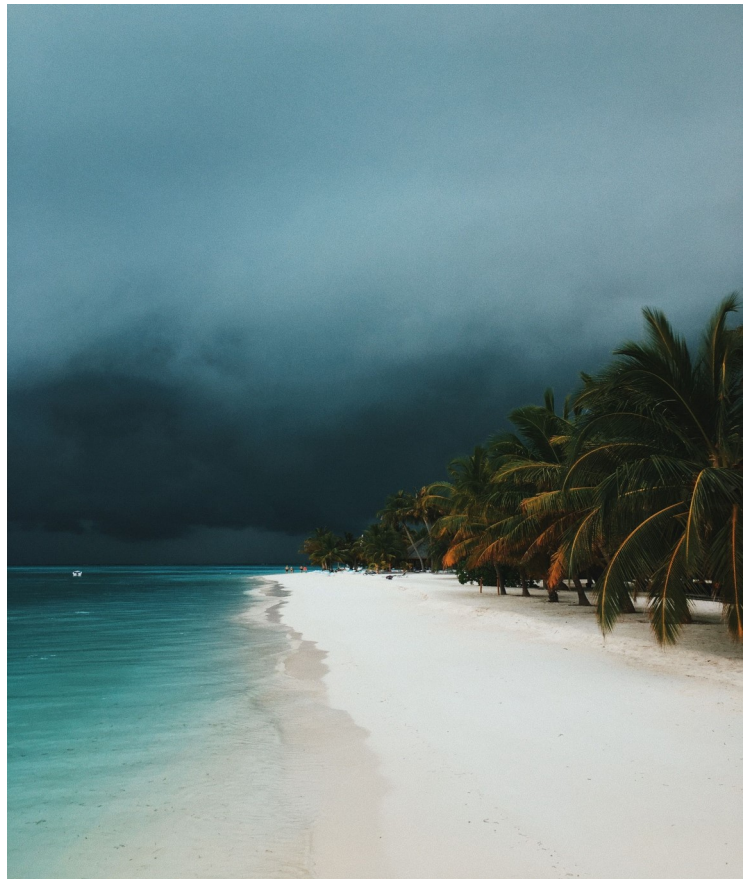
Les jours se ressemblaient,
L'île était apaisée,
Mais tout se répétait.
Encore et à jamais.

La vie sur l'île était devenue si paisible.
Les journées chaudes, mais d'une douceur indescriptible,
M'offraient entre ciel et mer un horizon invisible,
Où se cachaient encore quelques nuages imperceptibles.

La vie sur l'île était devenue si paisible.
Les journées chaudes, mais d'une douceur indescriptible,
M'offraient entre ciel et mer un horizon invisible,
Où se cachaient encore quelques nuages imperceptibles.

Un cri. Et toute la douceur de l'île disparu.
Le soleil d'une chaleur si absolue
Était devenu si docile, qu'il fut,
A ma plus grande surprise ; abattu.

La pluie, l'orage, les torrents,
Tout redevenait comme avant.
Les vents violents avaient soufflé
Le mirage qui m'empoisonnait.

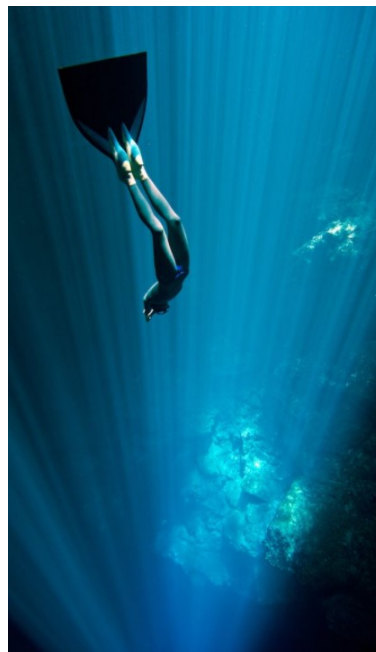


Ça y est. Je suis seule. Abandonnée.
De nouveau à la case départ ; hantée.
L'ouragan rase l'île d'une force effrénée ;
La tourmente se relance dans mes pensées.

J'emportais l'île avec moi,
Ou c'est peut-être elle qui m'emportait.
J'étais en train de couler,
Comme un bateau naufragé d'autrefois.

Je touchais le fond.
J'embrassais les abysses de l'océan.
Sans plus aucun son,
J'enlaçais la noirceur du néant.

REGAD Séléna



PARENTHÈSE

Avril 2020, on est tous enfermé, confiné,
Il en faut de l'ingéniosité pour s'évader,
Porter un coquillage à son oreille
Pour s'envoler en bord de mer,
Regarder la lune briller dans le ciel
Pour avoir un regard bienveillant sur la terre.

Dans l'interdiction de nous étreindre
Je serre les arbres du jardin dans mes bras,
Je regarde les fleurs qui s'offrent aux abeilles,
Impudiques et lascives, aux parfums enivrants.
Qui suis-je pour arracher les mauvaises herbes ?
Elles aussi ont droit de cité maintenant.

Les nouvelles sont bonnes :
Une baleine nage près du port de Marseille.
Les vaches corses se prélassent sur la plage.
Les singes envahissent les villes orientales.
Les cerfs se promènent dans les bourgs endormis.
La nature fait sa loi en reprenant ses droits.

Plus de voiture, plus d'avion, plus de train.
Le silence est envahissant et apaisant,
Seule la musique que j'écoute sans modération
Brise cette accalmie bienfaisante.
Je m'adonne à la peinture avec exubérance,
Les couleurs chatoyantes me réchauffent le cœur.

La liberté, c'est sûr, est à l'intérieur...



Christine CHARLES

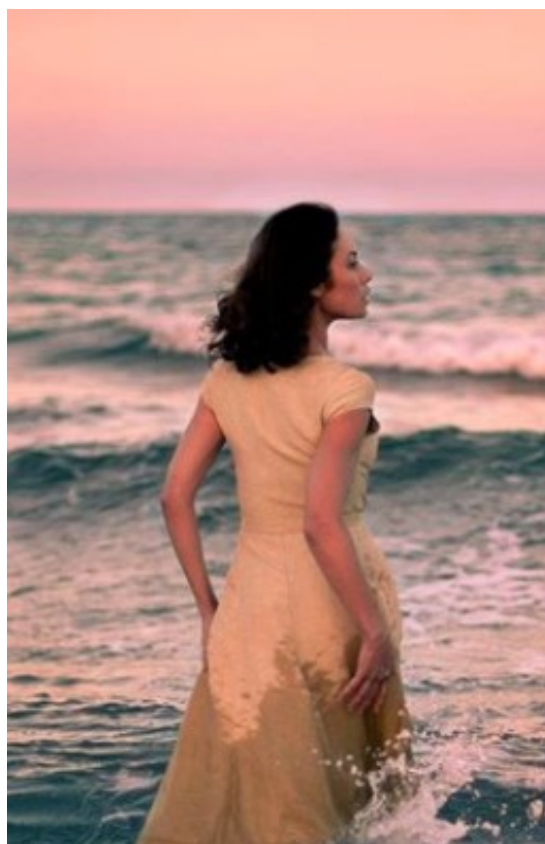
Confinement

Depuis le 16 mars je suis confinée
Juste mon esprit pour m'évader
Courir sur l'estran
Etrange ruban étranglé par les vagues
Perdue au milieu de ces grains blancs
La laisse de mer éparpille sur le sable
Les traces éparses de mon passé
Reliques délaissées d'un monde oublié
Vestiges d'un autre temps, mémoire effacée
Que je serre dans mes mains fermées

Depuis des semaines, je suis enfermée
M'enfuir de cette prison par la pensée
Courir à perdre haleine,
Transpirer le souffle bleu, enfer méthylène
Courir jusqu'à ne plus sentir mes jambes
Prières de sel prisonnières sur ma langue
Mes pieds déchirent la surface miroir
Les ondes vibratoires s'étirent sans espoir
J'empile des mots polis, roulés par les flots
Tels des galets patinés par les eaux

Des jours, coincée à ne pas bouger
Images dans ma tête pour m'envoler
Courir pieds nus sur le rivage
Perdre le nord, réapprendre l'unique langage
Brouiller les sens pour entrevoir le vrai
Dans l'esprit de la mer je restais vague pensée
Jusqu'à ce qu'elle me dépose sur le bord
Abandonnée, sans aucun remord
La plainte des vagues m'a ramenée à la vie
Infime partie incarnée d'un tout infini

Des heures et des heures, cloîtrée
Mon imagination comme seule bouée
Courir sans laisser la moindre trace
Se reconnecter aux éléments, terrible face à face
Faire corps avec le tout et le rien
Briser la glace pour renouer le lien
Sentir, écouter, voir en son sein
Goûter, toucher, déjouer la mort et le destin
Fille de l'eau, femme des flots, mère de sang
Je me souviens maintenant, je viens de l'océan.



Corinne NAWROCKI

TARZAN CHEZ MOI



Tarzan, dont le barbier est un homme efficace
Car de barbe aucun poil ne se voit sur sa face,
Est arrivé chez moi, chevauchant un Lion d'or
Gigantesque et farouche et comme douze fort.
Ce Roi des Animaux s'appelait Numa, crois-je,
Nos climats supportant par quelque occulte rouage,
Et son fier cavalier était l'unique mieux
Que lui qu'il acceptât comme empereur et dieu.
Le Seigneur de la Jungle avait passé le peigne
Dans ses cheveux afin qu'ainsi ne le dépeigne
Nul caricaturiste ou malveillant esprit
Car son voyage à ma maison avait un prix :
Quelques bijoux d'Opar égarés chez ma tante !
J'aime mieux pour ma part en mémoire entraînant
Souvenir conserver de Johnny Weissmuller
A la beauté que rien ne pouvait égaler
Combattant et vainquant sans trahir de faiblesse
Au terme de duels faits en héroïque prouesse
Dans l'eau comme sur terre infatigablement
Malins aventuriers, singes et caïmans.
Comme mon visiteur entonnait formidable
Son très célèbre cri au pouvoir redoutable,
Oüï, compris et craint dans l'intégralité
De cette forêt vierge où il est respecté,
A mon admiration comme à mon enthousiasme
De le voir parfumé autrement que par miasmes,
Je mis un accident, en l'espèce un bémol :
Au risque de passer pour trop sensible et fol,
Je ne souffre en effet la géante araignée
Qui vint à la rescousse en sa cambuse engluée
Inspecter et manger son jeune humain repas,
Boy, le fils de Tarzan, qui risqua le trépas
Après s'être en sa toile et solide et collante
Empêtré l'on ne sait pas quelle inconséquente
Inspiration, quand ce n'est point par le hasard.
Ce n'est que cinéma ou terreur de bazar,
Mais cela me suffit pour périr d'épouvante,
Que je sois un enfant ou quelque âge je me vante
D'avoir atteint dans mon biographique parcours.
J'aime mieux l'éléphant dans l'animale cour
Qui peuple la forêt où le grand Tarzan règne
Par rapport, on le voit, à cette affreuse araigne!
Retrouvera-t-on donc l'inspiration d'antan,
Désuet charme naïf des films en noir et blanc?

Primitivement né dans des romans les pages
De l'écrivain Burroughs aux mille vies pas sages,
Et puis divinement très fort bédésé
Par Burne Hogarth que nul ne put donc égaler,
Tarzan, de son vrai nom anglais Lord John Greystoke ,
Ne tolérant en rien que de lui l'on se moque,
Visita, inspecta, tout-à-fait approuva
Mes lectures et mes penchants de cinéma.
De tels discours j'aimais à sûrement entendre,
Moi citadin ou si vous préférez pied-tendre.
Cela donne évation à l'homme d'aujourd'hui
Pour peu que ne soit clos l'imaginationnel huis ;
J'eusse dû par cela commencer ce poème,
Mais ne me jetez point de sanglant anathème.
L'un de l'autre nous nous détachâmes amis,
Certains de nous revoir ainsi qu'il est promis.

Michel ROULLEAU



Confinement dans ma cuisine

Lassée de faire des vers ou de la prose, lassée de trouver des rimes ou des figures de styles, de manier les euphémismes et les litotes, je décide, en cette période de confinement forcé, de me consacrer à la cuisine pour me détendre. Je vais donc m'enfermer dans cet endroit où j'ai plaisir à « me confiner » !

Je vous permets seulement de regarder par l'œilleton de la porte ce que je vais vous concocter.....

Mon panier de légumes est là, sur la table : aubergines, poivrons, tomates, courgettes, et les herbes odorantes : ail de Lautrec, oignons de Trébons en Bigorre, basilic, persil et thym de mon jardin. Des œufs des poules de la mère Justine, ma voisine, garantis « bio ».

Je suis prête pour vous faire une succulente omelette aux poivrons rouges et verts qui vous ravira les papilles ! Plat simple, mais valeur sûre ! Et qui sent bon l'été et la Provence.... Vous allez entendre bientôt le chant des cigales.....dont nous avons été privés, mais elles vont bientôt chanter dans votre assiette.

Je choisis un poivron rouge aux joues bien rebondies, et après l'avoir lavé et épépiné, je le coupe en rubans. Je fais pareil avec un beau poivron vert. Dans ma poêle chaude où j'ai versé de l'huile d'olive, je verse mes rubans de couleurs qui crépitent de contentement. Point feu trop fort, point feu trop doux, juste moyen, laissons les rissoler lentement.....

Dans une autre poêle, je fais fondre trois oignons de Trébons ciselés en lamelles fines, à feu doux, en remuant doucement, ce qui propage une odeur suave qui envahit la pièce. Sur une planche, je cisèle le persil et l'ail le plus finement possible, et au couteau, ne vous en déplaise, le mixeur électrique chauffe les fines herbes et leur ôte leur « substantifique moelle ». Selon l'expression que Rabelais faisait dire à Gargantua.

Je réserve l'ail et le persil et je découpe les feuilles de basilic de la même façon, une odeur me chatouille les narines, je ferme les yeux, je hume, ça prend tournure !

La poêle chantonne -l'entendez-vous ? -, les poivrons commencent à prendre une couleur dorée, je les tourne, les retourne avec la cuillère en bois. Bientôt, j'y ajoute ma préparation aux herbes odorantes ainsi qu'un soupçon de piment d'Espelette, et une branche de thym de mon jardin. Je couvre le tout et laisse chantonner encore quelques minutes, pendant que dans une jatte, je casse les œufs de la mère Justine, dont le jaune est éclatant, signe de la bonne santé des poules, et je bats, et je bats, et je bats.

Lorsque le mélange est moussu, je le verse sur les poivrons qui n'attendaient que ça Je répartiss bien ma mixture et là, je ne quitte plus la poêle des yeux. Mon omelette doit être baveuse, juste à point ! Ça y est ! Le miracle s'est accompli !

Vous qui me regardez par l'œilleton, entrez donc maintenant, venez-vous confiner avec moi devant une belle omelette multicolore, le rouge et le vert des poivrons, le jaune des œufs, et respirez ces senteurs qui vous emportent par-delà ces murs ! té, peuchère ! À Eygalières, en Provence ! Et si l'on écoute bien, on entendra même quelques cigales !

Bon appétit ! Et n'abusez pas du Rosé de Provence que je vous ai servi bien frais !



Marie COMBERNOUX

17 mars 2020

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45.

La barrière se lève puis se baisse, se relève, se baisse à nouveau, mais la file n'avance pas. Une fois de plus, il va devoir ruser avec les radars et une fois de plus il arrivera, au mieux, juste à l'heure, mais plus probablement en retard et il devra se confondre en excuses à cause de cette maudite barrière. Et tout ça pour quoi ? Pour assister à une énième réunion qui ne servira à rien.

A 7 h 45, ce matin-là, devant la barrière du télépéage, Vincent avait pris sa décision.

Il n'en avait parlé à personne, mais il était décidé et irait jusqu'au bout.

Sans le dire à sa famille, il avait posé trois semaines de congés et avait réservé une cellule chez les moines.

Il en avait tellement marre de son travail, de ses collègues, de sa fille ainée, toujours de mauvaise humeur, qui estimait qu'on la dérangeait sans cesse et sans raison, alors qu'elle était en permanence enfermée dans sa chambre, collée à son smartphone, de son fils avec sa planche de skate qui ne rentrait à la maison que pour vider le frigo, de sa femme surbookée qui jonglait entre son travail, le shopping, les copines, le Pilates, le yoga, la natation, le running, Facebook, l'esthéticienne, le coiffeur...

Avant de réserver, il avait eu une longue conversation avec l'Abbé en charge du lieu. L'abbé lui avait décrit le monastère situé dans un grand parc arboré au centre de la Bourgogne. Ici, tout était calme et silence et c'est ce que venaient chercher les gens comme lui et mine de rien ils étaient beaucoup plus nombreux qu'on ne le croyait !

S'il le souhaitait, mais rien n'était obligatoire bien sûr, il pourrait suivre la journée des frères. Levé à quatre heures, pour les « vigiles », petit déjeuner en silence au réfectoire, travail à la ferme ou à l'atelier. L'abbé lui avait vivement conseillé de se joindre à Frère Adrien qui avait la responsabilité du parc et des jardins, « mais attention vous ne devrez lui parler que lorsque cela est nécessaire ».

Il pourrait aussi, mais sans obligation, participer aux différents offices. L'abbé lui avait recommandé d'être présent aux « complies » durant lesquelles les moines chantaient le « Salvé Régina », le soir au coucher du soleil et qui clôturait la journée monacale. « Un temps très apaisant » lui avait-il affirmé.

En tant que retraitant, il pourrait profiter de l'immense bibliothèque de l'abbaye, riche de nombreux ouvrages théologiques mais aussi philosophiques, psychanalytiques, des traités de physique, de botanique, de technique agricole, d'élevage et même d'économie générale.

« Frère Laurent, un érudit, agrégé de philosophie et de théologie, se fera un plaisir, si vous le souhaitez, de vous aider dans votre recherche spirituelle ou philosophique », lui précisa l'abbé.

Dans l'abbaye, il logerait dans une cellule monacale avec un simple lit de fer et une table de nuit et il pourrait bénéficier d'une douche froide une fois par jour.

Le monastère était organisé afin que les résidents ne puissent pas croiser les touristes de passage venus visiter les lieux et effectuer quelques achats, en particulier leurs fameux fromages.

Bien-sûr - mais est-il besoin de le préciser ? - on ne pouvait pas écouter la radio ni regarder la télévision et l'usage du Smartphone était strictement prohibé.

« Le silence emplit notre maison, mais c'est pour cela que vous souhaitez nous rejoindre n'est-ce-pas ? » lui avait demandé l'abbé.

Vincent était sous le charme. Depuis son inscription, il comptait les jours qui le séparaient de cette expérience à venir. Il n'informerait ses proches qu'au dernier moment. Il se sentait si bien, à présent que son projet était sur le point de se réaliser, que même le bouchon du matin à la barrière du péage ne pouvait altérer sa bonne humeur : « encore quelques levées et on sera le 17 mars ! »

Ce 17 mars tant attendu arriva enfin. Catastrophe ! Le Président de la République parla même de guerre ! Vincent ne pourrait pas aller dans son monastère en Bourgogne se retirer du monde pour un temps.

Il allait devoir rester là, chez lui, en télétravail... Il n'aurait même plus la barrière du péage, porte entre son appartement qu'il fuyait volontiers et son travail qui l'ennuyait profondément, pour se défouler verbalement depuis sa voiture, pendant que son autoradio lui donnait l'heure entre deux informations sur la marche catastrophique du monde. Il lui faudrait rester chez lui, enfermé, avec ses enfants qui allaient se disputer sans arrêt, privés de sorties, de copains, de skateboard, et en compagnie de sa femme, désœuvrée, qui n'aurait cessé de s'agiter dans des activités aussi futiles que bruyantes afin de tuer le temps. Et lui, au milieu de cette agitation, devrait essayer de travailler pour avancer un tant soit peu dans des tâches dépourvues d'intérêt, afin de pouvoir rendre des comptes à ses supérieurs.

Surtout, ce qu'il redoutait le plus, c'était que la terre entière allait s'inviter chez lui. En permanence, partout, à la radio, à la télé, il allait devoir supporter l'étalage des malheurs du monde et les prises de paroles de ses dirigeants : les bilans positifs de Xi Jinping devant des chinois alignés comme des Playmobils, les élucubrations de Trump, la folie de Bolsonaro, les clowneries de Johnson, les prêches de Macron... mais aussi les débats entre spécialistes de tout et de n'importe quoi, qui allaient inonder les médias de leur science, de leurs vérités, de leurs contre-vérités, de leurs polémiques, de leurs entêtements, et ça vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

« Non, non et non ! Ce que je veux c'est du silence, me retirer, me confiner, me confiner vraiment comme au monastère !! »

Vincent était au bord des larmes. Mais combien de temps ce bazar allait-il durer ?

La seule chose qu'il pourrait faire pour échapper à ce monde infernal était de s'enfermer dans les toilettes de l'appartement, le soir, au coucher du soleil, pendant les informations du 20h et d'écouter sur son mp3, dans la pénombre, le « Salvé Régina ».

François ORTIC



Abbaye de Brantôme

CORONAVIRUS

Un bruit dans la rue, ce vrombissement m'est familier... un souvenir lointain... mais quoi ?

Alors je sors et au bout de la rue, un voisin joue avec une voiture téléguidée.

C'était la même que celle qui faisait le bonheur de mon fils il y a... 30 ans.

Puis, une voisine franchit le seuil de sa porte suivie par son mari et puis un autre couple nous rejoint et encore un autre.

C'est la première fois en 20 ans de voisinage que nous nous retrouvons ainsi à nous demander des nouvelles les uns des autres, à bonne distance bien sûr et en élevant la voix pour nous faire entendre.

« Je vais confectionner des masques mais il me manque des élastiques » dit l'une.

« Je vais regarder dans ma boîte à couture s'il j'en ai » dit l'autre.

« Alors en vidéo le travail ? »

« Il y a eu une centaine de cas à l'aérospatiale... »

« N'hésitez pas à me demander si vous avez besoin de quelque chose ? »

« Et vos filles qui travaillent en Angleterre, comment vont-elles ? »

« Elles font attention mais là-bas rien n'a changé, Johnson n'y croit pas au virus »

« Nous, notre président, il dit que c'est la guerre »

Drôle de guerre avec un ennemi invisible qui en terrorise certains et en laisse d'autres totalement indifférents au danger qui les guette et à celui qu'ils font courir à autrui. Drôle de guerre sans couvre-feu et sans explosion de bombes.

Une drôle de guerre où les gens sortent pour se parler.

Ils manquaient de ce temps de convivialité avant avec le travail, les enfants, les courses, la maison, le jardin... pas le temps de rien !

« Nous ne pourrions plus vivre comme avant .»

Après une heure de discussion, debout, les jambes commencent à fatiguer.

Je dis : « merci à chacun de vous pour cet agréable moment de partage »

J'ai osé le dire : merci car nous avons parlé tous ensemble et dans ma tête je m'interroge : « ils vont me prendre pour une illuminée », dire merci ainsi ce n'est pas courant.

Aujourd'hui tout le monde dit merci ; merci les infirmières, les livreurs, les éboueurs... Alors pourquoi pas à ses voisins mais de loin car la peur de la contamination est là et sous l'apparente sérénité le corps tremble à l'idée d'héberger un hôte indésirable.

Masqués, éloignés d'un mètre, les mains sèches et rougies par une désinfection répétée, le visage gardant les traces du masque lorsqu'il est retiré quand enfin, ouf ! un peu de sécurité !

Tous sont enfermés entre leurs quatre murs et le jardin qui, les mains dans la terre, relie leur tête à leur corps, tout occupés à repiquer salades et radis, permet à leur mental de prendre quelques minutes de pause.

En même temps, il y en a même que la peur rend imbécile et violent : on ne voit plus que leurs yeux brillants de colère et de peur « toi, tu travailles à l'hôpital, t'es dangereuse, fous le camp ailleurs que dans mon immeuble. » disent-ils d'une voix haute aux tremblements perceptibles.

Quelles traces ces propos laisseront-ils dans les mémoires ?

Raseront-ils les murs le soir en rentrant de leur travail honteux de cette réaction ?

Ou auront-ils tout oublié de leur propos et les oreilles qui les ont reçus auront-elles perdu la mémoire pour continuer à vivre en bonne intelligence ?

Ou bien chacun s'évitera-t-il prudemment afin de ne pas nourrir de vive voix ses ressentiments marchant tête basse sur le trottoir d'en face ?

Et nous les voisins qui avons en ces jours fait part de notre inquiétude et de notre vulnérabilité porterons-nous les uns sur les autres le même regard ?

Sera-t-il devenu plus orgueilleux et plus sévère avec dans l'attitude un grain d'arrogance : « moi, même pas eu peur du virus, je suis solide, la preuve ! »

Ou plus compatissant au contraire, « cette épreuve nous a rapproché et cela est bien agréable de nous dire Bon Jour avec le sourire. »

Ils me regardent étonnés par mon merci, perdus dans leurs pensées de l'après.

Sont-elles semblables à celles qui viennent de traverser mon esprit, tout en plissant mon front, me laissant à la fois inquiète et confiante ?

« Oui, nous ne pourrions plus vivre comme avant mais comment vivrons-nous après ? »

« Sommes-nous prêts au changement ? » se demandent ils certainement comme chacun de nous sur cette planète, conscient du danger qui nous guette.

« Le pessimisme est d'humeur, l'optimisme de volonté » nous a dit Alain mais les habitudes ? Ah ! Les habitudes... je ne sais pas ? ... Alors laissons le temps au temps...

Monique Marie THOUY



AU PEAGE...

Comme chaque matin, Vincent passe le péage à 7 h 45. Il sourit, regarde sa montre : 7 h 45, il est à l'heure, comme d'hab. Il a tout juste, jusqu'au bout. Il se redresse un peu, tend le bras vers la caissière du péage, un billet de 50 francs sur la paume offerte. La montre témoigne, il pousse un soupir.

« Je peux pas m'empêcher d'être ponctuel, j'ai bien failli finir formaté, mais on ne me la fait pas, je veille au grain. Déjà, je déborde, je n'ai pas la monnaie, ça c'est nouveau. Bravo Vincent, mais peut mieux faire. »

Excusez-moi, Madame Bidart, je n'ai pas la monnaie ce matin.

Ça fait rien, Monsieur Martin, j'ai ce qu'il faut dans le tiroir.

" Elle a toujours ce qu'il faut cette Bidart - attention Vincent, tu te laisses aller - le sourire de la crémière par-dessus le marché. Elle a bien grossi depuis 20 ans, les fossettes mignonnes coincées dans les trop-pleins ... Comment on dit "fossettes" déjà ? fossettes ??... Son fils est rondelet, lui aussi, est-ce qu'elle y fait attention ? ... Il a du mal, j'ai tout essayé avec lui, l'anglais, ce n'est pas son truc. Caissier dans une cageoulette, au péage, comme sa mère, c'est tout tracé. "Dimples " ouf ! ça s'oublie vite, "dimples " !. Il n'y a pas que lui, des tas de mômes sont pas prêts pour une langue étrangère, je leur ai dit mille fois aux autorités savantes qu'il fallait revoir le fonctionnement de leurs écoles mais les autorités savantes, elles font la sieste - et faut des sous et de l'imagination, un peu d'amour aussi, mais tout ça, ça fait peur, peuvent mieux faire les savants, préfèrent regarder ailleurs... Alors les grands dadais, ils sortent de nos écoles éparpillées par petits bouts façon puzzle - d'où je sors ce truc moi ?? . Oh là ! attention mon p'tit vieux, il est grand temps de passer à autre chose, tu rabâches, stop obsessions, pense à quelque chose de drôle Regarde autour, y a sûrement un truc qui dérape, une peau de banane ?

Ah non, ce n'est pas vrai ! Suivi par le prof de maths ! Alors lui, c'est les maths à roulettes, il faut suivre. On dirait qu'il est pressé de larguer sa marchandise, tout le monde court derrière en le regardant partir... Qui n'est pas pressé aujourd'hui ? De toute façon, si vous trainaillez, le temps vous ramasse en passant. Vie de fous. Autrefois, on galopait moins - Si, dans la rue, après l'école. Pendant les cours, c'était calme, remarque on mouftait pas, on n'avait jamais la parole, pas mieux ! mais la rue... le petit vélo rouge... On était les rois du monde. Tout le quartier a pédalé, on rentrait morts - c'est tata Henriette qui nous l'avait offert.

Papa, il comptait sur la loterie nationale pour se faire une santé, il râlait tous les mercredis soirs, moi je n'ai jamais acheté le moindre billet de quoi que ce soit, il m'a éduqué sans le savoir, merci papa... Papa ... La pêche, le journal, il écoutait les matchs de foot l'oreille collée à la radio... Essayer la pêche, le bon air, les matins d'Avril qui réveillent les jours... Ah ! i'faut que j'achète un de ces sécateurs machiavéliques qui sèche plus vite que son ombre... Jouer aux cartes aussi, ça fait galoper les neurones ... Sapristi ! Le cinéma ! revoir les Hitchcock, Renoir, Chaplin, quand Hitler devient Charlie à la fin, clarté passionnée qui balaie l'horreur, toute l'horreur, un petit barbier de rien du tout mais Charlie... Le cinéma... Y a de quoi faire ! Un peu d'écriture peut-être, Christine dit que je... Attention ! Pas de vie de petit vieux, faut pas s'encrouter. Christine ne serait pas d'accord, gros yeux à la Tex Avery ! J'ai intérêt à apprendre à cuisiner, elle a encore deux ans à tirer, horaires différents maintenant... Chambres séparées ? Ça peut s'organiser...

Ah ! se lever sans le réveil, être payé à ne rien faire, cool diraient les mômes ... La liberté ! c'est nouveau, ça vient de sortir, me faut bien réfléchir. J'avais pris le pli, on ne se rend pas compte, ça facilite la vie, le pli ... Tous ces gens si heureux d'obéir aux p'tits chefs, aux grands, de tous bords ... Pas de cerveau ? pas d'éducation ? manque d'un père - de repères ? Peut-être i' faudrait...

Votre monnaie, monsieur Martin. A demain.

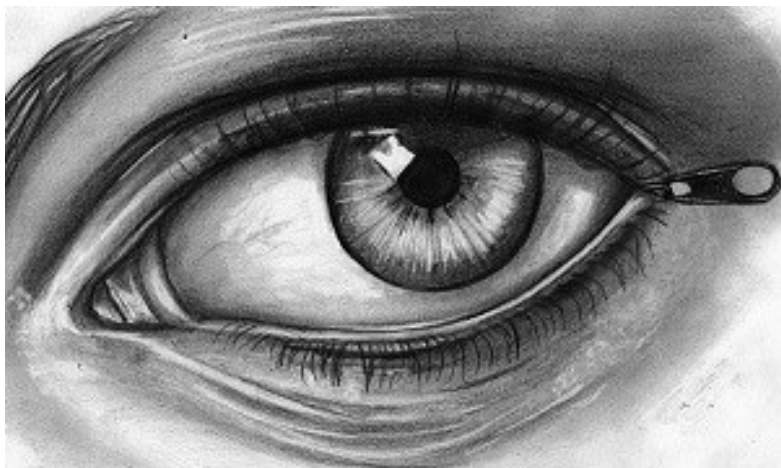
Ah non, pas à demain, la retraite me tend les bras, la quille madame Bidart, la quille !

Ah bon ? Quelle chance, alors, bonne retraite et à un de ces jours peut-être.

Peut-être Madame Dimples, peut-être ... Oups !

???

Michèle FAU



L'Éveil Permanent

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45. Il a terminé sa nuit de médecin à l'hôpital et prend la route pour enchaîner sur son emploi de jour : chroniqueur dans un quotidien local. Comme tout le monde, il a deux emplois à temps complet. Vincent compte mettre à profit le trajet pour finaliser un article en corrigeant la dernière mouture.

Une fois programmée la sortie d'autoroute, son véhicule s'insère dans le train de voitures. Le service des autoroutes en prend le contrôle : « Vous avez indiqué votre sortie au journal « Le Câble du Midi », veuillez la confirmer. Nous vous souhaitons un beau trajet de 30 minutes. A tout à l'heure.»

Tous les capteurs se réinitialisent. Libéré de la conduite, Vincent recule son siège, allonge les jambes, introduit la clé USB dans son logement, démarre la lecture de l'article, ajuste le niveau sonore et ferme les yeux.

« L'éveil permanent »

Cette nuit-là, personne ne réussit à s'endormir. Chacun crut à une insomnie passagère, mais personne ne dormit non plus les nuits suivantes. Nous n'avions plus sommeil. Nous avions en quelque sorte perdu le sommeil. Pourtant, nous n'éprouvions pas de fatigue. Ne m'en demandez surtout pas la cause, les faits sont ainsi. Je dirigeais en ce temps-là la Clinique du sommeil, mais mon expertise ne me fut d'aucune utilité. Tout ce que je peux dire, c'est que l'évènement advint la nuit du 17 mars.

Nous avons tellement désiré vivre à fond, nous avons tellement dit et répété mille fois : « Je n'ai pas assez de temps », « Je n'ai plus le temps de ... » ou encore « Les journées sont trop courtes » et tant d'autres variantes, que ce temps pris sur le sommeil fut accueilli dans l'allégresse.

Les pensées s'évadèrent, l'imagination s'emballa et chacun ouvrit grande la porte des possibles. Chacun revisita ses espoirs, ses désirs et ses aspirations, plongeant vers les plus fous et les plus utopiques. Chacun avait envie de partager ses rêves, connaître et écouter les chimères de l'autre, vérifier les appétits communs.

Oui, il y eut réellement ces jours-là, partout, dans les rues, les places, les lieux de travail ou de loisirs, une atmosphère extraordinaire : le climat qui baigne un phénomène prodigieux, une immense découverte, ou un exploit sportif vertigineux, un miracle, ou encore une révolution.

Chacun parlait à chacun sans barrière d'aucune sorte. En toute confiance. Comme si tous, nous nous étions connus, appréciés et estimés de longue date. Nous vécûmes pendant ces jours-là des moments inoubliables où le temps, la rue, les gens, les comportements se subliment. Ces moments précieux et rares où l'on voit se dessiner, à portée de main, une vie toute neuve et émancipatrice.

Il nous fallut un temps d'adaptation à cette vie nouvelle. Malgré toute absence de fatigue, la routine du soir était difficile à briser. Nous conservions l'habitude de nous coucher à la nuit tombée. Nous nous douchions, nous mettions notre pyjama, nous nous lavions les dents puis, dans le lit, pour tenter de trouver le sommeil, nous lisions ou nous regardions des vidéos. Certains lurent sans peine, en quelques nuits, leur rayonnage de livres et projetèrent l'intégralité de leurs DVD. D'autres visionnèrent tous les films possibles en streaming, ce qui mit en surchauffe les « Data centers » du monde entier.

D'autres, qui n'espéraient plus pouvoir lire les livres accumulés ou hérités de leurs parents et de leurs aïeux eurent ce bonheur inattendu et se mirent à avaler goulûment, étagère après étagère, leur bibliothèque complète. Pour ceux-là, les nuits étaient trop courtes.

La journée s'améliora à divers titres.

Sachant que nous avions le temps devant nous, nous prenions la liberté de lever le nez dans la rue, flâner sur les grands boulevards, découvrir nos monuments, entrer dans les musées et les églises, nous promener le long de la Garonne. En sortant du cinéma ou du théâtre en compagnie de nos amis, nous allions terminer la soirée à grignoter et à bavarder au café ou au restaurant. Nous amenions nos enfants dans les jardins, plutôt que les laisser à leurs jeux vidéo. Sur la rocade, nous respections les limitations de vitesse au lieu de tenter à tout prix de grappiller quelques secondes. Nous prenions régulièrement des nouvelles de la famille, bien sûr, mais également d'un voisin récemment hospitalisé ou que sa femme avait quitté.

En somme, nous réapprenions à renouer avec des conduites négligées depuis des lustres, ou même pour certains, oubliées dans la nuit des temps.

Le travail lui-même changea : dans les bureaux, les ateliers ou les openspaces, les rapports devinrent moins tendus, les comportements moins crispés, plus coopératifs.

Les yeux n'étaient plus rivés sur la montre, attendant l'heure du départ, ou focalisés sur la prime exceptionnelle.

Les responsables aussi prenaient le temps de manger pendant le repas de midi, au lieu des sandwiches ou des plateaux-repas des réunions et des séminaires. La qualité du travail s'améliora en peu de temps. Délivré de son stress, chacun devint étonnamment plus pondéré, efficace et énergique. Dans les chantiers, on entendait, comme avant les années 80, maçons et plâtriers siffler et chanter. Les commerçants accueillèrent les acheteurs sans sourire forcé. Dans les stations-service, les pompistes servaient à nouveau la clientèle avec entrain. Dans les autobus, des caissiers en chair et en os réapparurent à côté des chauffeurs, conseillant les voyageurs avec amabilité. En un mot, notre vie devint plus douce, plus paisible et plus belle.

Puis la nuit fut mise à profit au même titre que le jour.

Les bricoleurs pouvaient enfin réaliser les tâches qu'ils avaient jusque-là ajournées ; pour alimenter leur chantier en matériaux ou en outillage, ils réclamèrent l'ouverture nocturne des magasins. Il y eut ça et là des requêtes en faveur de l'ouverture permanente des bars et des restaurants.

Les chercheurs purent avancer leurs travaux afin d'accélérer les publications, participer à davantage de colloques et multiplier les conférences. Les étudiants demandèrent massivement l'accès aux bibliothèques à toute heure. Pour peaufiner leur entraînement, les sportifs exigèrent l'ouverture des stades, et la mise à disposition des transports en commun. Ils furent soutenus par les vacanciers : y a-t-il rien de plus normal que de vouloir profiter au maximum des congés ?

Les hauts responsables, quant à eux, voulurent travailler en temps réel immédiat, que ce fut de jour ou de nuit. Si bien que les entreprises durent faire face à l'augmentation de la demande. Il fallut de l'énergie, des transports, des administrations, des commerces. Il fallut donc faire fonctionner le pays tout autant la nuit que le jour. Il fallut en fin de compte travailler aussi la nuit. La durée du travail doubla. Certains commencèrent à se sentir fatigués.

Dans quelques secteurs économiques, l'évolution n'alla pas de soi. Certes, l'activité diurne était conservée telle quelle. Mais la nuit n'étant pas exactement la nuit, elle n'était plus propice aux activités de l'ombre. Prenons un exemple concret : l'organisation antérieure de certaines usines à chaussures produisait, le jour, pour des entreprises délocalisées, la production de la nuit étant réservée à la contrefaçon.

La nouvelle organisation du travail enchaînant travail de jour et travail de nuit en toute légalité posa donc un problème épineux. La production nocturne de l'époque précédente avait joui d'un nombre d'avantages inégalable. Le premier double avantage découlait du mode de fabrication : issue des mêmes machines, une chaussure « falsifiée » ne pouvait qu'être strictement identique à son modèle. De même, son étiquette était forcément, elle aussi, strictement identique à l'étiquette de l'original. Même chose pour l'emballage.

Ce qui était vrai pour les chaussures l'était aussi pour les portables, les polos, les stylos, les cycles, le matériel de jardin ou les iPad. Et pour bien d'autres produits. La fraude économique subit un choc frontal qu'elle eut du mal à encaisser, du moins dans les premiers temps.

Les cambrioleurs, quant à eux, firent le choix de marauder plutôt en plein jour, dans des conditions d'opération somme toute plus agréables. Cependant, dans l'ensemble, le vol fut perpétré de façon plus équilibrée et mieux répartie dans la journée de vingt-quatre heures, selon la personnalité, l'horloge biologique ou l'humeur de ses exécutants.

D'autres ne changèrent en rien leurs habitudes. La mafia opéra, comme toujours, nuit et jour. Par contre, les métiers liés à la quantité d'activité suivirent de près le changement. Les éboueurs ne relâchaient pas leurs efforts pour ramasser les déchets produits en permanence. Les techniciens de surface se plaignaient énergiquement : les locaux professionnels étant l'objet de passages incessants dus au travail ininterrompu, ils n'étaient jamais propres ; ces travailleurs avaient l'impression désagréable de faire un labeur inutile.

Le sort des mères qui allaitent leur enfant n'était pas plus enviable : les bébés semblaient maintenant programmés pour téter inlassablement. Les artistes furent parmi les citoyens les plus éprouvés, car habitués de longue date au décalage horaire, qui est en quelque sorte leur signature sociale.

En l'absence de toute marge, repère, arrêt ou pause dans l'activité productive générale, le musicien, le peintre, le sculpteur, l'écrivain ... furent secoués comme jamais. Beaucoup ne surent pas s'adapter à la vie nouvelle, et la culture en général subit « l'éveil permanent » de plein fouet.

C'est ainsi qu'on nomma la nouvelle ère, l'ère de l'éveil permanent ; c'était une transformation à laquelle personne n'avait été préparé pour la raison simple que personne ne l'avait même imaginée une seconde. Le monde militant eut aussi des difficultés. Certains, qui s'étaient battus jour après jour, avaient consacré les meilleures années de leur jeunesse à promouvoir des idées telles que l'éducation permanente ou la formation permanente.

D'autres, qui avaient constamment à la bouche des mots comme « agitation permanente », ou bien « révolution permanente » ; ou qui avaient constitué des assemblées, des conférences, ou encore des commissions permanentes, tous ceux-là se sentaient maintenant au bout du rouleau.

Cet activisme combatif sans cesse déployé les épuisait et ils regrettaient amèrement les temps anciens. Pis encore, la plupart doutaient de principes qu'ils avaient précédemment défendus bec et ongles avec fermeté et avec fougue pendant des années et des années.

Par exemple : les fédérations de parents d'élèves, qui avaient demandé l'allègement des programmes scolaires, réclamaient à présent l'ouverture des classes la nuit : puisque les parents étaient au travail, comment pouvaient-ils s'occuper des enfants ?

Le monde politique fut prudent dans les premiers temps. Il fut réticent à voter la loi autorisant le travail nocturne pour tous -lui compris-, pourtant longuement préparée dans l'opinion par les media. Il chercha un appui du monde scientifique. Un groupe de chercheurs, piloté par un académicien remarquable, fut chargé de retrouver le sommeil et investiguer sur le pourquoi de l'éveil permanent. Sans grands résultats cependant car la situation se dégrada très vite.

Progressivement, chacun sombra dans la spirale d'un abattement morne, inéluctable.

Beaucoup éprouvaient maintenant des regrets. Ces regrets ne surgissaient pas à l'improviste. Ils se révélaient à une heure précise, celle qui précède de peu la tombée de la nuit. A l'heure du crépuscule, il manquait à leur peau la douceur des draps, la tiédeur de la couette, l'élasticité du matelas, le moelleux du traversin. Il manquait à leurs sens la chaleur, le contact, la respiration, l'odeur, le ronflement-même de l'être aimé. Il leur manquait, entre les bras de l'être aimé, ces instants si doux de l'abandon, où la conscience oscille entre veille et sommeil. Où la peau, le corps, l'âme retrouvent la mémoire des instants les plus beaux. Où l'esprit et le cœur formulent les projets qui soudent couple et famille.

Ils se sentaient aussi privés de l'instant du réveil ; ils se sentaient frustrés des rayons du matin, ces rayons suaves, qui s'immiscent à travers les persiennes et viennent aimablement effleurer les paupières. Ces rayons qui vous accueillent au sein d'un jour nouveau plein de promesses et d'imprévu.

De tout cela, ils se découvraient dépossédés. Dès le déclin du jour, ils sentaient nettement leur humeur s'assombrir. Certains sujets, parmi les plus fragiles, versaient dans un état mélancolique, voire même apoplectique. Cet état diffusait lentement vers leurs proches : chaque jour les voyait un peu plus rembrunis.

A la gaieté des premiers temps où l'on fêtait dans la liesse, toutes générations mêlées et toutes classes confondues, ce cadeau magnifique qu'était l'éveil perpétuel, à l'allégresse générale donc se substituèrent la peine, l'accablement, le chagrin.

Les chambres s'étaient vidées de leurs lits. On en avait conservé seulement pour les malades. Moins de lits, moins de draps, moins d'oreillers, de sommiers, de matelas, de réveille-matins. Ainsi, certaines productions disparurent, certains métiers commencèrent à s'éteindre.

Les fêtards et les somnambules ne troublaient plus la quiétude nocturne de leurs proches et de leurs voisins. Il n'y avait plus ni pathologies ni troubles du sommeil d'aucune sorte. Plus personne ne se présentait aux portes de la Clinique du sommeil. Dans ces conditions, je n'avais moi-même plus de raison de vouloir m'entêter à soigner un processus énigmatiquement disparu. Je présentai donc ma démission de mes fonctions de directeur de la clinique, qui ferma définitivement ses portes... »

Vincent entend dans un brouillard sonore la voix sucrée de l'hôtesse d'autoroute : « Vous avez programmé votre sortie au journal « Le Câble du Midi ». Vous êtes parvenu à destination. Votre véhicule va quitter la file et vous allez en reprendre le contrôle. Nous vous souhaitons une belle journée. A bientôt. »

La clé USB grésille dans les oreilles de Vincent. La lecture est terminée mais son esprit embrumé ne se souvient pas d'avoir corrigé quoi que ce soit dans le texte, ni de l'avoir même écouté intégralement. Il constate qu'il n'a pris aucune note, ni écrit la moindre remarque.

Est-il possible qu'il se soit endormi ? Endormi à l'écoute de ses propres phrases ?

Et qu'il ait retrouvé le sommeil ?

Roger PUJADO



L'étang bleu ou journal d'une confinée en quête de bonheur

Lundi 2 mars : sous un doux crachin breton, je sors de la petite agence de voyages rue du Languedoc. Je viens de m'offrir mes premières vacances de printemps de retraite. Fin avril je vais profiter du renouveau en Dombes et surtout faire la connaissance de la petite fille de mon ami d'enfance. Le bébé aura un mois à mon arrivée. Je vais jouer les grands-mères dynamiques dans ma famille d'adoption.

Jeudi 12 mars : je rentre juste assez tôt du slam pour prêter une oreille distraite au président. Je sais donc que salles de spectacles, restaurants et bars seront fermés à partir de samedi minuit et que tout rassemblement est interdit pour éviter la propagation d'un certain corona virus...

Dimanche 15 mars 2020 10h : sur la Garonne gris-bleue la lumière est douce comme je l'aime et le vent d'Autan, s'est fait zépher. Je prends mon temps pour aller voter. Je pense aux miens qui avaient le socialisme chevillé au corps et je voudrais fredonner « les coronas » de Pierre Bachelet. Aucune parole, aucune mélodie ne sortent de ma bouche. La douceur de l'air m'avait trop vite fait oublier qu'un masque recouvre ma bouche. Il ne faut pas que je flâne ! Moins je resterai dehors moins je risquerai d'attraper le sale virus chinois....

-10h10 : Je cours pour traverser la cour de l'école Lakanal. Elle ressemble beaucoup à celle qui m'a vu naître là-bas au Sud du Tarn.

-10h20 : Je ressorts précipitamment du bureau de vote quasi désert. Pandémie ou pas j'ai une fois de plus accompli mon devoir électoral. Pas question de renoncer pour un petit pangolin à un droit que grands-mères et mères n'ont obtenu qu'après la seconde guerre mondiale !

-10h30 : je referme mon verrou le cœur battant. Me revoilà chez moi dans l'odeur de lavande. Je n'ai pas flâné le long du Quai Saint Pierre. Je m'en veux. Monsieur Corona a gagné. Faut bien se mettre en tête qu'à 65 ans ce n'est qu'en fuyant que je me sauverai...

-10h35-40 : L'eau tiède coule sur mes mains. Le savon mousse. Je ne vois pas de pangolin en fuite dans le lavabo... pourtant les scientifiques disent que se laver régulièrement les mains éloigne le virus ! Alors soyons sages !

Et voilà ! Ma sortie dominicale s'est achevée sous le robinet ! Que dis-je ! Ma sortie dominicale ! Je pressens que ce sera ma dernière sortie...Inutile de consulter les programmes de cinéma. L'ABC et l'American Cosmograph viennent de fermer pour... « urgence sanitaire ». Et demain aurai-je kiné ? Il ne sert à rien de s'inquiéter. Je ferai ce que l'on m'ordonnera. Pour l'heure, je décongèle une crêpe et ne me plains nullement de ma solitude. Une après-midi en tête à tête avec moi-même ne m'effraie guère. Il y a la musique et la lecture. Tiens, tiens, Mercredi, au slam on m'a proposé le mot « polyphonie ». Je vais bien voir ce que je peux en faire pour le prochain atelier dans 15 jours...Euh ; enfin dans quinze jours si « l'urgence sanitaire » ne m'interdit pas de prendre le métro....

-19h : début de la traditionnelle soirée électorale sur toutes les chaînes. C'est d'un triste ! La très faible participation s'explique-t-elle par la peur de Monsieur Corona ou par le désintéressement des Français pour la politique ? Personne en de telles circonstances n'osera lancer le débat ? Les quelques heureux élus du premier tour ne crient pas victoire. L'élection risque d'être invalidée !

Lundi 16 mars : infos de 8h : les élections d'hier n'ont pas la vedette. Il n'est question que de l'avancée du Covid 19. A partir de demain 12h, la France confine ses citoyens. Plus d'écoles, plus de commerces autres qu'alimentaires. Pendant au moins 15 jours, nous ne pourrons sortir que pour aller travailler, faire des courses de « première nécessité » ou bien une promenade de santé à moins d'un kilomètre du domicile. Embrassades et poignées de mains, visites aux amis et à la famille sont interdites.

Les plus de 65 ans et les personnes vulnérables doivent se protéger au maximum. Me voilà donc condamnée à ne pas passer la porte de l'appartement si je ne veux pas me faire bouffer par la bête arrivée par-delà les océans, juste pour contaminer la petite vieille fragile qui se cache si bien dans mes pantalons de velours et mes vestes jean d'ado prolongée.

C'est trop d'honneur que vous me faites Monsieur Corona. Espérons simplement que ma petite princesse, là-bas, en Dombes, ne naîtra pas dans un monde d'esseulés condamnés à vivre « sans contacts ».

Avoir été fille unique m'aide certainement à supporter la réclusion. Au fond, je ferai une excellente nonne à condition de pouvoir téléphoner à ma guise et faire ma gymnastique devant youtube ! Pour rester zen, j'évite, de trop prêter l'oreille aux nouvelles anxiogènes de la pandémie. Je rangeote l'appartement et met de côté pour une hypothétique brocante les bibelots en surnombre. Je slame sur mon enfance, sur Toulouse. Un jour sur deux, j'échange avec les aides ménagères. J'ai voulu applaudir les soignants. Aucune fenêtre ne s'est jamais ouverte dans notre cour battue par le vent. Je me suis fait une raison. Le confinement sera prolongé paraît-il. Une larme de gosse veut couler sur ma joue. Je la rembarre. Mon cocon de briques et de souvenirs me fait une solide carapace. La bibliothèque de mon arrière-grand-père déborde de classiques à lire ou à relire. Pleurer n'est pas de mise ! Oh ! et puis zut, pleurer apaise parfois et j'ai bien le droit de ne pas être ravie, ravie de voir mon printemps me passer sous le nez et de ne pas être une des premières à câliner la future princesse des si lointaines Dombes.

Au fait, elle devrait arriver bientôt. Comment va-t-elle être accueillie à la maternité en pleine pandémie ? Et les interdictions de câlins ! Cela s'applique-t-il aussi aux tout petits ? Mais oui bien sûr ! C'est à risque un bébé !

Lundi 30 mars : Je me réveille entre rires et larmes. Aujourd'hui mon petit copain des vacances Landaises, mon grand ami de toujours a 65 ans. J'ai donc une raison raisonnable de passer UN coup de fil. « Bon anniv, très cher, et surtout ne te laisse pas embrasser ! » Nous converserons sur ce ton-là un certain temps et mon après-midi de confinée s'envolera plus vite que trois heures de télétravail. Quelle aubaine d'être retraitée ! J'éclate de rire, seule, devant mon déca. L'instant d'après, mes larmes font des ronds dans mon bol. Je viens de réaliser que mon ami n'aura droit à aucun bisou pour ses 65 ans, que dans quelques jours sa petite fille viendra au monde, condamnée à ne voir que sa maman les quatre premiers jours. Et moi, quand pourrais-je découvrir la toute petite ? Qu'un virus invisible me retienne prisonnière dans mon chez moi et m'interdise d'aimer m'est subitement insupportable.

Je me reprends vite. Pas question que mes états d'âme transparassent dans mon message d'anniversaire. Je vais repousser mon coup de fil au début de l'après-midi. La matinée d'exercice physique en chambre et une bonne douche vont me calmer.

C'est effectivement bien détendue que j'appelle mon vieux copain. Lui aussi joue le jeune insouciant. Le repas d'anniversaire s'est fait en tout petit comité. Non, personne ne s'est embrassé. La future maman a fait un excellent gâteau. Elle travaille sans relâche au jardin (c'est le printemps, tu sais). Oui, l'heureux événement approche. Si rien ne s'est passé d'ici mardi, on provoque. Bien sûr, il faudra prendre des précautions. On ne pourra pas la voir à la maternité... On te tient au courant... Je murmure comme si je devais m'excuser : « je ne peux pas venir à la fin du mois ». On me répond comme pour consoler un enfant triste : « Nous savons. Cet été, tu pourras profiter aussi de la piscine !! » Nos éclats de rire nous obligent à clore la conversation.

Chaque fois que sonne le téléphone, mon cœur fait un bon d'un mètre dans ma poitrine et chaque fois je suis un peu plus déçue. J'ai envie de dire à tous ceux qui s'inquiètent de mon moral de confinée qu'une naissance qui se fait attendre occupe mes jours mais je continue à expliquer calmement que j'avais besoin de cette période pour mettre de l'ordre dans mes placards et dans mon cœur....

Je passe la journée du 6 avril à classer des photos d'enfance. Je suis tellement anxieuse que je ne puis ni lire ni écrire. Je ne me risque pas à téléphoner : l'appel m'annonçant l'heureux événement DOIT ARRIVER AUJOURD'HUI. Pas questions que ma ligne soit occupée par des parlottes de confinés bien au chaud dans leurs douillettes demeures !

Mercredi 7 avril : Moi, qui depuis le début du confinement ait retrouvé un sommeil calme de fillette, je me suis agitée toute cette nuit. J'ai rêvé du Tarn, des Cévennes, des Landes et d'un étang là-bas au fin fond des Dombes... Je donne à mon ami jusqu'à midi pour m'annoncer la naissance. Après, je me permettrai d'appeler. Ouf ! à 9h15 une sonnerie me fait sursauter et une voix qui cache difficilement son émotion m'explique : La petite est arrivée hier en fin d'après-midi. Elle pèse 3,5 kg mais elle a mis longtemps à sortir. Comme on te l'a dit elle ne s'était pas retournée. Le papa a pu assister à l'accouchement. Nous, les grands-parents pas question bien sûr de la voir avant le retour à la maison. Ce ne devrait pas tarder. Ne t'inquiète pas.

On a des photos. Du moment qu'elle est là ce n'est que du bonheur. Et toi, ça continue à aller le confinement ? Je réponds doucement : « je ne te cache pas que je commençais à m'inquiéter pour vous et que maintenant que ta petite princesse est arrivée j'attendrai avec impatience « le monde d'après » mais je m'estime dans une prison dorée et l'avantage du téléphone, c'est que je peux t'embrasser sans crainte, grand-père... » Réponse : « ça s'est bien envoyé, très chère. Tu auras des nouvelles, vas, petite chipie... et à cet été autour du couffin ! ».

Les nouvelles, le retour à la maison se sont faits un peu attendre. Le rythme cardiaque de Liya avait été un peu déstabilisé par ses difficultés à s'extraire. On m'a tu sans peine l'émoi que cela avait provoqué dans la petite famille. Être confinée permet de se créer sa propre planète. Une fois encore la petite princesse c'est moi. Liya, est devenue simplement mon sujet de slam favori, ma poupée virtuelle que « le monde d'après » m'autorisera certainement à câliner à condition d'être patiente.

Hier, j'ai téléphoné. Tout va bien. Liya a découvert la maison familiale le matin même. Apparemment, Monsieur Corona recule. Cet été je vais pouvoir faire un tour à la campagne. En attendant, il faut que je profite de mon autorisation de sortie d'une heure par jour me rabâche-t-on. Ce n'est pas sain de rester confinée. Oui, mais... je n'ai plus de masques. Une amie va m'en envoyer.

Les masques mettent une semaine à parcourir 12 km ! Mon envie de retrouver l'extérieur croît de jour en jour. Lorsque je la réalise enfin, je suis bien déçue. Me promener seule dans des rues désertes, voir les rideaux baissés de nos restaurants favoris m'attriste. Je donnerais ma retraite pour pouvoir rejoindre la famille heureuse des Dombes.

Je m'impose ma promenade quotidienne. J'y prends goût. Le déconfinement se profile pour la mi-mai...
Lundi 1^{er} juin : Je sors de l'agence de voyages. Les français sont autorisés à prendre des vacances dans l'hexagone. C'est décidé. Je fais un saut dans le Tarn, un plongeon dans la méditerranée puis je vole vers ma petite princesse là-bas sur la planète de l'étang bleu.

« Le bonheur aura fini par gagner le premier round ! »

Sylvie MASSOL



Un soir, un paon à la cime d'un vieux chêne

La journée de travail terminée, je rentrais chez moi, en voiture. Lorsque j'amorçais le virage avant la dernière montée, ce virage planté dans un décor magnifique, j'eus comme la sensation d'avoir vu une grosse masse noire tout en haut d'un arbre.

Un paon dans l'arbre ? Est-ce possible ?

C'est un mirage, c'est sûr !

Je décide de dissiper le doute et fais demi-tour au carrefour à l'entrée du village.

Je reviens. Lentement je m'engage sur le chemin bordant la route. Tout doucement, je sors munie de mon appareil à photos, laissant la porte côté conducteur entrouverte pour ne pas faire de bruit en la fermant.

Je lève la tête.

Un paon ! c'est un paon ! ça alors ! Un joli paon haut perché à la cime d'un vieux chêne.

Vite, vite, je prends quelques photos. Zut ! elles sont floues !

Certes, la nuit tombante obscurcissait les contrastes mais de toute façon, je ne savais pas utiliser correctement cet appareil ! Il faudra bien qu'un jour je me décide à connaître toutes ses fonctions !

Je tente de prendre encore quelques photos. Zut ! zut et rezut ! trop tard ! le paon s'envole...

Alors là, j'en avais le souffle coupé ! Un paon pouvait donc grimper aux arbres et voler !

C'était mon apprentissage de ce jour/nuit.

Soudain, une voiture débouche en haut du chemin, descend tranquillement et s'arrête à ma hauteur.

Le conducteur baisse la vitre.

Moi, surprise par cette arrivée impromptue :

«Bonsoir Monsieur. Excusez-moi si je gêne un peu le passage mais je voulais absolument voir si c'était un paon en haut de l'arbre et c'était un paon ! Je n'en crois pas mes yeux ! Et savez-vous qu'il est parti en volant ! Je ne savais pas qu'un paon pouvait se percher en haut d'un arbre et s'envoler !

Et... bla bla bla, bla bla bla, bla bla bla... ! Première fois !

J'étais stressée depuis quelques temps. Hormis les soucis quotidiens, je devais quitter mon domicile très rapidement. Le propriétaire pourri qui me louait le logement, pourri lui aussi, m'avait donné congé pour vente. Le stress me rendait parfois muette et d'autres fois très volubile, expansive.

L'homme aux yeux bleus me regarde, me fixe, m'écoute sans prononcer un mot.

Les cheveux mi- longs, grisonnants, le visage impassible, paisible, il garde les deux mains sur le volant.

Je ne pouvais lui donner un âge, certes avancé, mais quel âge ?

Mon monologue dura donc... un certain temps !

Avant de le laisser partir, car j'eus conscience que je le retenais en monopolisant son temps et son attention, j'écrivis mon numéro de téléphone sur un bout de papier déchiré en lui demandant s'il pouvait me contacter dans le cas où il trouverait une maison pour moi aux alentours, en campagne.

Enfin, je lui dis «*au revoir* » en lui tendant la main. Poli, il prit ma main, la serra ni trop fort ni pas assez.

Des semaines passèrent sans nouvelles de lui.

Entre-temps, j'avais eu l'immense chance de trouver un nouveau domicile dans lequel je me sentais bien.

Quel bonheur de pouvoir dormir dans des draps secs sans humidité, de n'avoir plus à supporter les moisissures et l'insalubrité ! d'avoir un toit sain !

Puis, un soir de rendez-vous municipal, parmi l'assemblée, je vis l'homme croisé lors de la découverte du paon. Après une allocution circonstanciée, tout le monde fût autorisé à se lever pour se rendre au buffet ! A boire, à manger, à profusion, que des bonnes choses ! L'alcool aidant, je me fondais dans une ambiance conviviale et agréable. J'engageais la conversation, désireuse de connaître les gens, en abordant n'importe quel sujet. L'homme était toujours là. Ignorant les usages d'antan, je suis allée le saluer.

Il affirma qu'il ne m'avait pas oubliée moi et le paon, rencontre mémorable, qu'il avait égaré mon numéro de téléphone. Je ne savais s'il était sincère où s'il se moquait de moi. J'ai encore quelques doutes sur ses dires ! excepté l'aspect mémorable de notre croisement fortuit ! Je pensais qu'il m'avait rangée dans la case des «*illuminées farfelues et bavardes à éviter* » !

Cependant, au cours de notre conversation, j'appris qu'il habitait tout près de chez moi.
Il s'appelait Marco.

Et... bla bla bla, bla bla bla, bla bla bla... ! Seconde fois !

Les jours passèrent tranquilles. Une énergie nouvelle s'installait.

J'avais contacté Pierre, un permaculteur convaincu, que je connaissais peu mais que j'appréciais beaucoup, afin de lui demander quelques conseils pour créer un potager en très peu de temps sur le petit espace herbeux situé devant la maison. Je souhaitais pouvoir manger quelques tomates durant l'été. Pas plus, ni moins. Pierre m'indiqua la méthode à suivre et j'entrepris illico presto de mettre en pratique ses conseils.

Au fil des jours, je me rendis compte que j'avais besoin de matières premières, de beaucoup de matières premières. Herbe fraîche, feuilles mortes, bois mort presque décomposé, cartons etc.... L'ébauche de mon futur jardin commençait à prendre forme lorsque le confinement fut annoncé.

A compter du 17 mars 2020, l'ordre était donné ! je devais rester à demeure avec un ordi portable et un téléphone que la société qui m'employait m'avait fourni. Pour la première fois, je découvrais le travail à distance.

Le 17 mars ! encore et toujours cette date ! prégnante pour moi. Elle me suit. Le 17 mars étant la date de : naissance de ma mère, naissance du père de mon fils, l'obtention de mon permis de conduire, naissance de mon ex-compagnon, l'annonce que mon chien va mourir etc. la liste est longue ! Il en est ainsi !

L'aménagement de mon potager progressait en fin de journée, après mes activités professionnelles et le week-end essentiellement, lorsque le temps le permettait.

Durant le confinement, je fis la rencontre de mes voisins de près (mais de loin vu les circonstances), et quels voisins ! Les uns m'ont proposé de m'apporter quelques courses, un autre m'a fourni la terre dont je manquais, puis un autre m'a aidée à porter la terre, en me suivant avec sa brouette, puis en me doublant moi et ma brouette avec un sourire narquois. C'est qui le musclé heingg ? D'autres voisins m'ont apporté de l'herbe fraîchement coupée.

Bien que la situation de confinement puisse paraître anxiogène, moi, j'étais sur un nuage !

Chaque fois que j'allais dans le bois proche de chez moi pour ramasser du bois et des feuilles mortes, je passais à côté de la maison de Monsieur Marco.

Lors d'un nouveau passage, je décide de faire une halte pour lui dire bonjour et prendre quelques nouvelles « du front ».

Chacun gardant la distance sociale « sanitaire » réglementaire, il m'offre un verre dehors sur la terrasse, animée par les miaulements d'une myriade de chats noirs, tous noirs. Je me moque des mauvais présages !

Je lui explique que je réalise un jardin « expérimental » et que j'ai besoin de beaucoup de matières...

Et... bla bla bla, bla bla bla, bla bla bla... ! Troisième fois !

Là, j'avais besoin de donner des détails de long en large et en travers ! Pour aller de Marseille à Paris, je suis passée par Bordeaux, en quelque sorte !

Marco me dit gentiment : « *mais si tu as besoin de foin, de paille, je peux t'en donner. J'ai du foin que les chevaux ne mangent pas car il est trop vieux et j'aurai de la paille dans quelques jours ! Je dois aller en chercher* ».

J'accepte : « *c'est ok pour le foin dans un premier temps. On verra pour la paille ensuite, d'accord ? Quand puis-je venir chercher le foin ?* »

Lui : « *quand tu veux !* »

Alors, le foin fut fixé pour le prochain dimanche qui arriva à grands pas.

Je me rends donc chez Marco le dimanche suivant et gare ma voiture sur le bord d'une toute petite route communale très pentue.

Marco me conduit près d'un des enclos aux chevaux. Il me montre le foin que je prends à mains nues, à grandes brassées et charge à l'arrière de mon véhicule dont j'avais abaissé les sièges. Lui m'aide en chargeant avec une fourche.

Quand soudain, je suis intriguée par l'attitude des chevaux.

Ils se mettent tous à dévaler au galop en bas de leur parc respectif, au même moment ! comme s'ils avaient entendu un signal de départ ! Puis, ils s'arrêtent tous en même temps, les oreilles dressées, les quatre pattes bien droites, plantées dans le sol.

Après s'être agités durant quelques secondes, les chevaux sont aux aguets, fixant leur regard au loin, l'encolure tendue et immobile.

Je tente de trouver ce qui les a fait réagir ainsi et aperçoit, à l'horizon, des silhouettes imprécises.

Ces silhouettes ressemblent à un cheval, un chien Patou et autre chose que je ne sais définir.

Je fais part de ma vision à Marco.

Il sourit d'un air moqueur : « *mais non ce n'est ni un cheval ni un Patou* ».

Moi : « *mais si, on dirait un cheval et un Patou.* »

Lui : « *il faudrait que tu changes de lunettes !* »

Là, il se moque vraiment de moi ! mais cela me fait rire.

Nos avis divergents nous opposent durant quelques minutes lorsqu'il tranche la question : « *alors attendons ! tu verras bien lorsque la petite troupe passera là, à côté de nous, parce qu'elle passera là, à côté de nous, çà j'en suis sûr et certain !* »

L'attention des chevaux est réellement captée par les mouvements de « quelque chose ».

J'arrête de charger le foin restant moi-même attentive à ce qui allait nous rejoindre, sans parvenir à distinguer les contours exacts du « quelque chose ». Marco avait bien raison, il fallait que je change de lunettes !

Nous demeurons silencieux, observateurs.

Puis, un cheval se met à ruer, à galoper dans tous les sens, à hennir comme s'il était joyeux, sa crinière virevoltant au rythme de sa chevauchée.

A cet instant, je pense que ce cheval accueille chaleureusement le « quelque chose », qu'il est content !

M'enfin, çà c'est mon avis tout à fait personnel ! ...

Le « quelque chose » approche, et là, je vois ce que, après le paon dans l'arbre, je n'avais encore jamais vu ! non, non, jamais vu, de mes yeux vus !

Une expression populaire dit « je n'en crois pas mes yeux » et bien, j'étais dans ce cas ! avec ou sans lunettes !

Là, juste à quelques pas, je vois une femme penchée à 90° par rapport à la pente de la route.

Elle marche en tirant sur une corde calée sur son épaule, la corde entourant le cou d'un âne récalcitrant, puis une chèvre naine derrière l'âne réfractaire, puis un mouton énorme derrière la chèvre, un mouton vraiment énooormme, essoufflé, tellement essoufflé qu'il émet des bruits bizarres en sortant sa langue qui vibre très rapidement.

Un ballon de baudruche que l'on lâche dans l'air et qui se dégonfle ! mais lui était très gonflé ! Je ne sais si ce mouton était gros parce que gras ou si c'était la laine trop épaisse qui lui donnait ce profil de grosse barrique.

Ils étaient tous à la queueleuleu ! la femme, l'âne, la chèvre et le mouton !

La dame passe à côté de nous, le corps presque parallèle à la route. Exténuée, les joues écarlates, toute en sueur, sans s'arrêter elle demande :

« *Vous pourriez taper les fesses de l'âne pour qu'il avance un peu car je suis très pressée, je dois partir au boulot et il ne veut plus faire un pas. J'en peux plus de le tirer, je suis crevée !* ».

Je m'empresse de donner des petites tapes légères sur la croupe de l'âne qui consent à avancer, puis je frappe dans mes mains en criant « allez ! allez ! allez ! ». La chèvre malicieuse profitant de cette distraction, se détourne de sa trajectoire pour aller brouter quelques trèfles sauvages. Je lui cours après, la rattrape et la remet dans le droit chemin tandis que le mouton s'époumone à suivre l'âne.

Lorsque la ménagerie eût atteint le sommet de la côte, je dis à Marco :

« Tu avais raison, ce n'était pas un Patou, ni un cheval. Je dois changer mes lunettes. C'est incroyable ! C'est un peu comme le paon, tu sais le paon ! On se croirait dans le film Babe ! De ma vie, je n'ai jamais vécu cette situation-là ! Et cette dame, elle fait cela souvent ? »

Marco : « oui, elle promène ses animaux en leur faisant faire tout le tour. »

Il accompagne ses paroles d'un geste de la main décrivant le parcours de la ballade habituelle.

Puis, il rajoute : « mais, tu n'as pas tout vu ! »

Moi : « comment ça, je n'ai pas tout vu ? ce que j'ai vu est déjà extraordinaire ! »

Lui : « oui, mais tu n'as pas tout vu ! aujourd'hui, ils n'étaient pas au complet ! »

Moi : « ah bon ? au complet ? mais qu'est-ce que cela veut dire ? »

Lui : « cela veut dire, qu'il manque d'autres animaux ! »

Moi : « mais lesquels ? »

Lui : « tu devineras jamais ! »

Moi : « un chien ? »

Lui : « non, pas un chien ! »

Moi : « un cheval ? »

Lui : « non, non... pas un cheval ! cherches pas tu devineras pas ! »

Moi, insistante : « un chat ? d'autres chèvres ? »

Lui, patient : « non non non ! c'est pas ça. Tu devineras jamais je te dis ! »

Moi, impatiente : « mais c'est quoi alors ? »

Lui, calme et mystérieux :

« D'habitude, elle promène son âne.... sa chèvre.... son mouton.... et ses..... ses.....oies ! Ses oies n'étaient pas là aujourd'hui ! »

Moi, ébahie :

« Des oies ? Ben ça alors !!! d'habitude, elle promène l'âne, la chèvre, le gros mouton et les oies ? »

Lui, satisfait du scoop :

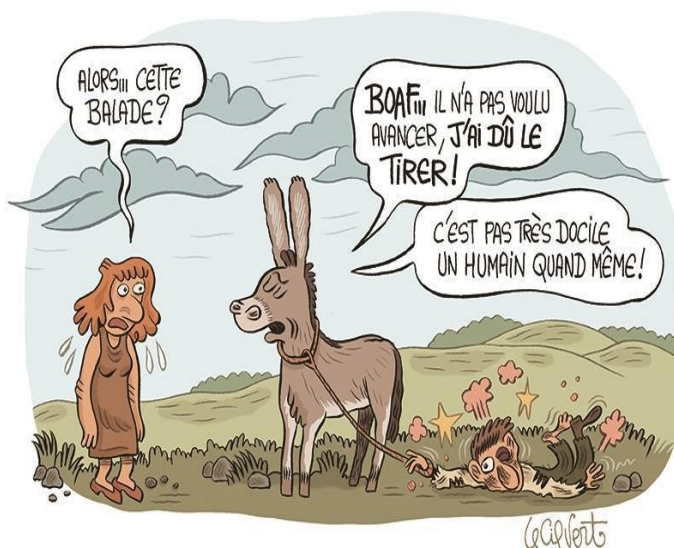
« Oui ! c'est bien ça ! et les oies ! il manquait les oies aujourd'hui ! »

Dans un coin retiré de la campagne, une dame promène en toute quiétude son âne récalcitrant, sa chèvre coquine, son énorme mouton essoufflé et ses oies !

Peut-être, aurais-je la chance un jour de voir les oies ?

J'ai appris que cette femme, pressée de se rendre à son travail, était...infirmière ! Quelle coïncidence vraiment exceptionnelle, en une période de précaution sanitaire extrême !

Quelle découverte inattendue n'est-ce-pas ?



Agnès RHODE

L'Île aux souvenirs

L'air est doux. J'ai un peu froid. Un rayon de soleil me chatouille le nez. J'aime lorsque le jour me réveille de lui-même, dans le calme, sans alarme qui fait émerger du sommeil en sursaut, sans les cris des parents qui résonnent avec fracas de si bon matin.

Je ne me rappelle pas avoir laissé la fenêtre ouverte hier soir, pourtant je sens la brise pénétrer à travers les rideaux. C'est étrange cette odeur. Un mélange d'iode et d'algues. Est-ce une réminiscence d'un rêve ou ce parfum est-il bien réel ?

Lentement, je fais bouger mon corps, comme pour reprendre possession de lui, puis j'ouvre les yeux. Soudain, j'ai le sentiment de ne pas m'être réveillée. J'ai ouvert les yeux dans un songe, c'est impossible autrement. Le ciel est parfaitement bleu au-dessus de ma tête. Je n'ai pas laissé de fenêtre ouverte, car il n'y a tout simplement pas de fenêtres, ni même de murs ou encore de toit. Je suis à l'air libre. A peine ai-je réalisé que je suis allongée sur le sol que je bondis sur mes pieds. Autour de moi, je ne vois que de l'herbe et des arbres que je ne reconnais pas, puis un peu plus loin du sable et enfin de l'eau. Une étendue d'eau à perte de vue. Affolée, je tourne sur moi-même sans rien comprendre. J'habite à la campagne, ce n'est pas les vacances, je devrais même être en train de me préparer pour aller en cours. Qu'est-ce que je fais ici ? Et d'abord, c'est où, ici ?

Fébrilement, j'appelle mes parents, doucement, puis de plus en plus fort. Aucune réponse. Je m'élanche sur le sable, à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose, mais c'est peine perdue. Je suis seule. Mon cœur bat de plus en plus vite dans ma poitrine. Je sens une poussée d'adrénaline parcourir mon sang et le stress me monter à la gorge. La peur d'être abandonnée me fait perdre tous mes repères. Je quitte le bord de l'eau pour m'enfoncer dans la forêt en criant et en appelant à l'aide. Seuls les bruits de la nature me répondent.

Épuisée, terrifiée, je cesse de courir pour reprendre mon souffle, lorsque mon regard est attiré par un objet aussi égaré que moi en cet endroit mystérieux. Il s'agit d'un lapin en peluche. De mon lapin en peluche, celui que je garde encore parfois près de moi la nuit. Que fait-il ici ? Le prenant avec moi, je continue à m'enfoncer à travers les arbres. Sur mon chemin, je découvre une poupée en porcelaine, habillée comme les grandes dames de la bourgeoisie du XIX^e siècle. Cette poupée au regard digne, je l'ai longtemps admirée sans jamais oser la toucher, de peur de la blesser. Un peu plus loin, je tombe sur le premier livre que j'ai lu « Le garçon aux yeux d'océans », puis sur des petites figurines dont j'aimais inventer et raconter la vie et enfin, sur un costume de pirate plus vrai que nature qui n'attend qu'une chose : que je l'enfile. Mais la chemise, le pantalon et même le bandeau du corsaire sont devenus trop petits pour moi. Ils sont abîmés par le temps que nous avons passé, ma sœur et moi, à courir dans le jardin, nous imaginant sur le pont d'un navire.

Mes souvenirs d'enfance dans les bras, j'évolue désormais dans une partie plus sombre de la forêt. J'y entends des rires qui résonnent à mes oreilles, avec l'horrible sensation d'être épiée, moquée, insultée. Le temps s'est assombri. Très vite, je ne vois plus le ciel, masqué par les feuilles des grands arbres menaçants. Je n'ai qu'une hâte : fuir. Fuir cet endroit et les souvenirs qu'il abrite. Je détourne la tête pour ne pas voir cette veste que j'aimais bien, retrouvée un jour dans une poubelle et plus jamais mise depuis, comme pour ne plus porter un affront. J'évite le sentier de carreaux blancs qui évoque les toilettes dans lesquelles je me cachais pour échapper à la honte de la solitude et me dérober aux commentaires mauvais. C'est en apercevant un encas surgi d'entre les racines que je réalise que la faim me tiraille. Je fais taire les démons de mon existence pour m'approcher, lorsqu'au dernier moment, les mêmes racines agrippent la nourriture rageusement en m'égratignant les doigts. J'aurais dû m'en douter. Me rappeler que c'est ainsi qu'irréremédiablement, mon goûter disparaissait. Brusquement, le vent se lève, provoquant un ricanement strident entre les branches des arbres qui se tendent d'un coup comme pour m'attraper.

Je lâche le doudou, la poupée, le livre et le bandeau pirate que je tenais encore, pour courir à perdre haleine. Je trébuche contre les racines, me cogne aux branches, m'enfonce dans la boue. Je dois tenir bon, résister, ne pas les laisser gagner. Je veux que tout ça s'arrête ! J'hurle. Un hurlement profond et aigu qui fait trembler mon corps et le monde autour de moi.

A bout de voix, alors que je ne parviens pas à me calmer, je débouche dans une clairière enneigée. Des flocons dansent dans les airs. Leur contact m'apaise. Alors que les ténèbres ne sont pas loin derrière moi, j'enfonce mes pas dans la neige immaculée.

Un éclat scintillant attire mon attention. Je m'agenouille auprès du carnet à la couverture bleue et du crayon étendu à côté. Leur touché me rappelle la première fois où je les ai tenus dans mes mains...

La solitude d'une adolescence tourmentée, l'absence involontaire des parents à qui la peur de paraître faible m'empêche de parler, la détresse d'un cœur qui pense que tout irait peut-être mieux s'il arrêta de battre le tempo. Le carnet brillait dans un coin. Il fut mon salut, le gardien de ma vie. Tous les mots, les personnages, toutes les pensées, les aventures qui trottaient dans ma tête se retrouvaient soudain couchées sur le papier.

L'écriture m'avait sauvé la vie.

De retour au milieu de l'étendue blanche, je ne parviens pas à me souvenir de la dernière fois où j'ai ressenti le frisson de la création.

Rassérénée par cette présence rassurante et celle du piano qui vient d'apparaître derrière un arbre, je poursuis ma route vers un passé plus joyeux. La neige s'efface, laissant place à des fleurs exotiques. Dans ce nouveau paysage, je découvre des photos, des tas de photos sur lesquelles les personnages sont animés comme dans un film. Ce sont mes amis, ma famille, les sorties, les promenades, les rires, les fêtes, les anniversaires...

J'écarte le rideau rouge qui pend à une branche et je ressens toutes les sensations enivrantes qui précèdent l'entrée en scène d'un artiste. Puis c'est déjà la fin et les applaudissements fusent.

Je suis de retour sur le sable, mais je ne suis pas revenue au point de départ. Je suis de l'autre côté, au bout du chemin. Face à la mer se dressent deux portes. La première indique « L'Inconnu » et la suivante « L'Après ».

Aucun indice ne laisse deviner ce qui se cache derrière. Autour de moi, les souvenirs se sont évaporés. A nouveau, je sens l'angoisse grandir. C'est alors que j'entends comme des petits pas, légers, qui se rapprochent. Je tourne la tête pour voir arriver une petite fille de six ans aux cheveux tressés et aux yeux en amandes. Je me reconnais, c'est moi enfant, à l'époque de l'insouciance.

On se demande parfois ce que l'on se dirait si l'on se retrouvait face à son double enfant. Maintenant que je fais face au mien, je suis paralysée, incapable de dire un mot.

-Je t'ai manqué ? lance-t-elle.

-On...on est où ici ?

-Sur l'île aux souvenirs, m'explique-t-elle.

-Pourquoi... ? Comment... ?

-C'est moi qui t'ai fait venir ici. Tu étais perdue, tu faisais les mauvais choix. L'autre jour, tu as oublié qui tu étais, tu as baissé les bras et tu as plongé dans le noir. Et moi j'ai peur du noir, je ne voulais pas que tu y restes, alors je t'ai amenée ici pour te rappeler qui tu étais. Tu te souviens maintenant ?

Ne sachant que répondre à la petite fille, je me laisse glisser sur le sable. Elle me rejoint, ramenant ses jambes en tailleur, et me fixe de son regard d'enfant.

-Tu te souviens maintenant ? répète-t-elle. Tu as traversé les souvenirs heureux et les moins bons, et surmonté des obstacles. Chacun d'eux t'a appris et chacun d'eux t'a rendue plus forte, te menant à la personne que tu es. Ton tour de l'île est fini. Tu dois faire un choix à présent.

-Parle-moi de ces portes. Où mène l'Inconnu, où mène l'Après ?

-L'Après, c'est ce qu'il y a quand tout s'arrête. La souffrance n'y existe pas. C'est paisible et serein, enfin je crois.

-Et l'Inconnu ?

-L'Inconnu, c'est le mystère. Ce sont d'autres souvenirs, mais qui ne sont pas encore devenus des souvenirs. De nouvelles épreuves, des joies, des peines. L'Inconnu, c'est accepter de sortir de l'obscurité sans savoir ce qui t'attendra à la surface.

L'enfant se lève et vient se placer entre les deux portes. A mon tour, je me redresse et m'approche.

-Laquelle me conseilles-tu ?

-L'Inconnu c'est la vie et l'Après c'est différent. Il n'y a que toi qui peux choisir.

En moi, c'est la dérive des sentiments. J'ai peur, mais je crois que je sais quelle direction prendre. J'avance vers l'inconnu. La fillette ressent mon trouble, qu'elle tente de chasser avec un sourire.

-Tu sais, dit-elle, la vie, ce n'est pas simple. Moi n'y comprends rien et c'est facile de se perdre en chemin. Dans ces moments, rappelle-toi l'île aux souvenirs. Et quand tu regarderas en arrière, tu te souviendras de tout le chemin parcouru. Tu en seras fière et ça t'aidera à continuer. Tu peux déjà en être fière.

Je décoche un sourire à mon passé qui semble tellement croire en moi, et pose la main sur la poignée. La petite fille ne bouge pas.

-Tu ne viens pas avec moi ?

-Non, je fais partie de l'île aux souvenirs. Quand tu seras plus grande, toi aussi tu en feras partie car toi aussi tu seras un souvenir. Notre présent a encore beaucoup de choses à vivre. Maintenant vas-y, c'est le moment.

Je suis triste à l'idée de quitter l'île, mais la petite fille que j'ai été me rappelle que les souvenirs seront toujours près de moi, car ils font partie de moi. Mon âme est enrichie d'eux.

Je jette un dernier regard autour de moi, prends une grande inspiration et passe la porte de l'inconnu. J'ai toujours peur, mais un nouveau sentiment m'accompagne. La confiance. J'ai confiance.

Sarah BOTTAREL



Fatal péage

Comme chaque matin, Vincent passe le télépéage à 7h45.

Au volant de sa Renault « Fuego » orange vif de 1982, corrodée et délavée par le temps, il détonne dans le flot des berlines et SUV modernes qui le cerne.

Comme si la 403 grasseuse et cabossée de l'Inspecteur Colombo débarquait sans prévenir dans le « showroom » de Porsche ou Maserati et se garait tranquillement en vitrine, masquant les rutilants modèles haut de gamme de sa désuétude provocatrice.

Vincent râle en son for intérieur : *« C'est pire que hier, cette file, bien la peine d'avoir pris ce système au forfait qui permet soit disant de gagner du temps, encore faut-il arriver au niveau du passage réservé aux abonnés »*

Un flot inextricable de voitures s'agglomère à l'approche du péage dans des relents de moteurs diesels aux effluves puantes que la fraîcheur du matin peine à dissiper.

Le mouvement mécanique des barrières, stupide de régularité, libère un à un les véhicules impatients d'aller rejoindre le prochain bouchon, sur la rocade cette fois.

Un à un, au pas, le flot avide et immonde des automobiles se rapproche du Graal : la barrière de péage qui leur ouvrira la porte de la liberté.

Vincent, lui, tente de lentement rejoindre le côté droit de la voirie, celui qui lui permettra de jouer les coupes files ; ça avance, peu à peu, mais cinq cent mètres de bouchon, Dieu que c'est long, très long.

Derrière lui, la file s'allonge et la tension monte. Quelques coups de klaxons, aussi vains que stressants, commencent à résonner et accompagnent le ballet machinal et froid des barrières qui se lèvent et s'abaissent dans une cadence sèche, figurant une morne symphonie urbaine.

Vincent tenterait bien un coup, filer à l'Anglaise par la bande d'arrêt d'urgence, mais elle est déjà occupée par plus malin encore, tout aussi bloqué que lui dans sa quête du télépéage.

Vingt minutes et cent mètres parcourus, le piège s'est refermé sur la marée carrossée d'où s'échappe un curieux mélange de musiques FM, de conversation « Blue Tooth » et de cris d'impatience. Une soupe bruitiste aux accents mêlés des voix affirmées d'indispensables cadres'sup, chemise blanche impeccable, pressés et concernés, de « caissards » éternels râleurs contre le péage trop petit, les barrières trop lentes, le passage trop cher et d'amateurs de voix « auto-tunées » sonorisant la route de leurs sincères gourmandises mélomanes de mauvais goût.

Surgi on ne sait d'où, il grossit dans son rétroviseur : vêtu d'un cuir noir à franges, engoncé sur son siège, un motard casqué de noir à la « Easy Rider » roule avec précaution entre les voitures et remonte la file serrée, stupidement bloquée depuis plus d'une heure.

Dans un son d'Harley Davidson caractéristique, il passe à hauteur de Vincent sans le regarder, poussant sur ses pieds pour stabiliser son engin roulant à faible allure.

Dans son dos, deux ailes se dessinent, surmontées d'une tête de mort.

Et dessous, l'attendu et convenu « Hell's Angels » s'inscrit en lettres de sang que le cuir râpé met en exergue.

Rien n'est plus irritant qu'un motard qui remonte une file bloquée.

Rien n'est plus provocateur qu'un motard qui a la main sur son destin et avance, en majesté froide et orgueilleuse, inexorablement et solennellement vers le Graal, mètre après mètre, voiture après voiture, rasant portières et capots de sa morne arrogance.

Rien n'est plus stressant qu'un motard qui frôle chromes et pare chocs, déclenchant une cacophonie d'alarmes et alertes automatiques dans les SUV et les berlines suréquipées, et la colère des conducteurs énervés par l'interminable attente.

« Qu'il me touche et je me le fais » pensent, dans leur cocon climatisé, en une anonyme unanimité, une armée de chauffeurs high-tech excités, le « Blue Tooth » en bataille, derrière leurs vitres fumées.

Jugeant la file d'à côté plus rapide, le conducteur précédant Vincent déboîte brusquement sur sa gauche pour gagner cinq malheureux mètres.

Le choc est inévitable, le motard enfonce sa roue avant dans la portière gauche du chauffard ordinaire.

Plus de peur que de mal mais c'en est trop. Trop d'attente, trop de stress, trop d'impudence...

Invectives, insultes précèdent le constat des dégâts, somme toute anodins. La Harley n'a rien et la berline en sera quitte pour un rapide tour chez le carrossier.

Pourtant, le conducteur en colère sort de sa berline et commet l'erreur fatale, celle de pousser brutalement le « Hell's Angels » qui n'a que le temps de sauter de son engin afin qu'il ne lui brise pas la jambe dans sa chute.

La Harley s'écrase lourdement au sol, et son guidon vient au passage profondément rayer la carrosserie de l'impeccable SUV laqué noir situé à sa gauche.

Il ne faut jamais, entendez-vous, jamais toucher à la Harley d'un « Hell's Angel » !!

Et ce, quelles que soient les circonstances, les lieux et le temps qu'il fait...

Prenez-vous en à ses gosses, à sa femme, à sa bière, à la limite à son cuir ou à ses Texanes, passe encore, mais jamais au grand jamais à sa Harley !

Débute alors une étrange et sordide danse, doublant le ballet mécanique et ininterrompu des barrières impassibles qui donnent son tempo à la querelle.

Le conducteur du SUV rayé se rue sur le motard, le menaçant à son tour, en le prenant en tenaille avec celui de la berline.

Les coups pleuvent alors. Mais le surnombre apparent n'est pas à l'avantage de ces messieurs-tout-le-monde bien propres qui n'ont jamais tâté d'un « Hell's Angel » à qui on a fait chuter la moto. Oh, que non, c'est une triste évidence !

Car cet être d'apparence placide se mue en un instant en tigre rugissant, bondit puis saisit une chaîne accrochée à sa moto, et, la faisant tourner au-dessus de sa tête, l'abat successivement sur les capots, les portières, les pare-brise, les têtes et les jambes de ces impies qui ont osé toucher à sa Harley sacralisée.

Rien ne l'arrête, ni les hurlements de ses adversaires défaits acculés à leurs véhicules, ni les cris des autres automobilistes, qui, impuissants, tentent à prudente distance de séparer les belligérants.

Le sang jaillit et éclabousse portières et capots tandis que la chaîne tombe, retombe, brise puis rebondit avant de briser à nouveau chairs et objets au hasard des moulins meurtriers du « Hell's » qui frappe et frappe encore, ivre de vengeance pour l'affront fait à sa moto, son cœur, sa passion vrombissante et complice, sa raison de vivre tout simplement.

Les hurlements, les cris en sont venus à couvrir la bouillie sonore sortant des véhicules à l'arrêt. Au loin, raisonnent les klaxons de conducteurs impatients, ignorants du drame qui se déroule à quelques mètres d'eux.

Tout autour du « Hell's », ce ne sont que verres brisés, tôles tordues, corps fracassés et sang versé sur la chaussée. Les deux conducteurs gisent à terre, inconscients et glacés, les chairs martyrisées, trophées sanguinolents du combat inégal qui vient de se jouer.

Un silence de mort succède à cet affrontement incroyable.

Nul n'ose approcher du motard qui soudain redevient impassible, range méticuleusement et presque avec cérémonie sa chaîne sous son réservoir d'essence.

Avec un calme étrange, il redresse lentement sa Harley, la caresse avec une infinie douceur, l'enfourche, puis redémarre, dans le vacarme énervé du moteur, sans un regard porté à l'assistance atterrée.

Devant lui, la voie est libre.

L'affrontement, en stoppant net quelques minutes toute la file, a libéré provisoirement le péage de tout obstacle.

La moto rugit, et, dans un fracas mécanique, franchit en trombe le Graal espéré de la barrière de péage qui le salue à son passage avec la solennité rituelle de son bras automatique, avant de filer sur la rocade.

Autour de Vincent, un vrai champ de bataille vient de livrer son verdict :

Triste bilan, aussi tragique qu'inattendu, des blessés, des morts peut être, des gémissements et beaucoup de dégâts matériels.

Vincent sort de sa sidération, cet affrontement l'a cloué sur son siège, incrédule face à la scène cauchemardesque qu'il vient de vivre.

Sa « Fuego » orange vif en a miraculeusement réchappé. Toujours aussi rouillée, mais intacte, aucun boulon ne manque, les sièges en velours bicolore assortis à la carrosserie délavée par les ans sont nickels. L'autoradio vintage à grandes ondes, modulation de fréquence et lecteur de cassettes intégré nasille dans ce temps suspendu un vieux blues mélancolique de Robert Johnson : « Love in vain ».

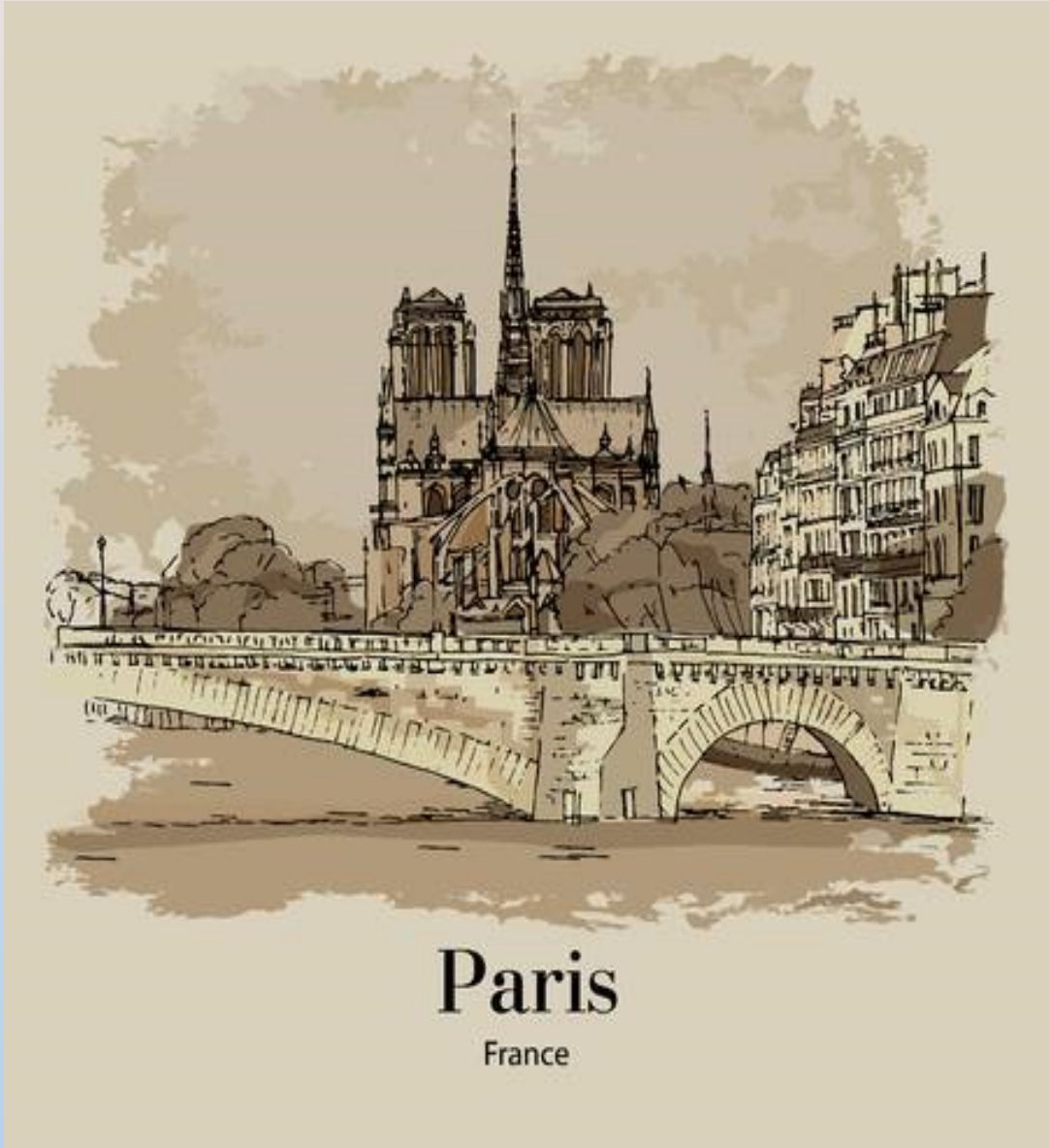
Lentement, les bruits familiers du péage reviennent à ses oreilles : moteurs au ralenti, bouillie sonore en sourdine émergeant des voitures, léger grincement de la barrière besogneuse qui monte et descend, indifférente au chaos improbable qui l'entoure.

D'une berline cabossée un hymne rabâché surgit, lyrique et fougueux, un tantinet pompeux, chœurs en avant...

“The show must go on”.

Laurent ORTIC





Paris

France